

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52e ANNÉE. N° 2. 1er FÉVRIER 1909.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

La retraite de notre Rédacteur en chef

Hommages et regrets

Depuis la mort de Mme Leymarie, notre ami Léopold Dauvil avait rempli, à la satisfaction de tous, collaborateurs et lecteurs, les fonctions délicates de rédacteur en chef de la *Revue Spirite*. Et, quand, deux ans après, le titre définitif et la responsabilité lui en furent offerts par notre Directeur et les voix unanimes de la Rédaction, ce fut simplement qu'il les accepta, avec une conscience toute militaire, c'est-à-dire avec l'unique pensée de faire, à cette place comme aux précédentes, tout son devoir. Il avait servi la patrie de ce monde avec son épée, son courage, sa franchise et sa haute loyauté.

Il décida de mettre toutes ces qualités au service de la grande patrie de l'au-delà ; mais de son épée il fit une plume qu'il aiguisa pour le bon combat, qu'il affina pour en faire une arme toute spirituelle, gracieuse, aimable et tolérante de façon à dérider un peu la figure, par trop austère quelquefois, de la philosophie spirite. N'avait-il pas, dans ses longs et fréquents voyages autour du monde, assisté à des scènes variées et changeantes de mélancolie, de tristesse et de joie ; n'avait-il pas subi de froides, de rudes ou brûlantes saisons ; mais aussi n'avait-il pas bien souvent rencontré et contemplé des sites enchanteurs, des régions ensoleillées, fleuries et parfumées ! Des multiples impressions, puisées tant au milieu des hommes qu'au sein d'une riche ou sauvage nature, il avait su composer son style aussi bien que sa pensée, et c'est ainsi qu'il réussit à captiver tant de lecteurs et de lectrices.

On peut donc lui rendre cette justice qu'il n'a pas trop présumé de ses forces lorsqu'en entrant à la *Revue* il a formulé l'espoir que, comme successeur d'Allan Kardec, de P.-G. Leymarie et de sa compagne, il apporterait lui aussi sa pierre à l'édifice spirite. Cette pierre, utile autant que nécessaire, a été habilement taillée et assise, et nous avons la conviction qu'elle demeurera solidement fixée dans les fondations de l'édifice, de façon à le soutenir et à contribuer à lui faire dépasser bientôt en hauteur, comme notre ami le disait lui-même, toutes les constructions philosophiques et religieuses de l'antiquité, du moyen âge et de l'époque contemporaine.

Aussi, combien pénible a été notre surprise et douloureux notre regret quand nous avons appris la grave décision prise par notre cher rédacteur en chef de nous quitter, nous qui étions si fiers et si heureux de l'avoir à notre tête, pour servir avec lui nos deux patries : celle d'en bas et celle d'en haut ! Hélas ! il le fallait. D'autres soins, d'autres soucis, d'autres tristesses l'accaparaient, l'absorbaient entièrement. Il s'est séparé de nous, mais en ami fidèle et dévoué qui part pour un long voyage. Son âme, son cœur comme son concours moral nous restent ; et qui sait ? peut-être dans un avenir moins lointain qu'il ne nous le fait craindre, le verrons-nous reprendre sa place au milieu de nous ?

En lui disant non pas adieu ! mais au revoir ! nous tenons à reproduire le portrait qu'en traçait ici, il y a quelques mois, une plume autorisée, à propos des *Souvenirs d'un spirite*. Ce qui frappe particulièrement dans la lecture de ce beau livre « c'est l'équilibre de la conscience de leur auteur, conscience courageuse et loyale qui s'y révèle d'un bout à l'autre. En racontant l'histoire de ses amis, Léopold Dauvil raconte aussi la sienne, — histoire des évolutions d'une âme. Certes, il y a une profonde différence « psychique », pourrait-on dire, entre le Commandant que nous voyons à la Réunion, au Sénégal, à Madagascar et ailleurs... et le philosophe religieux que nous

retrouvons à Jérusalem. — Et cependant, c'est avec une parfaite mesure, avec une gradation tout à fait naturelle et savante que s'opère la transition de l'une et de l'autre de ces personnalités. »

Nous n'oublierons pas le pèlerin qui, après avoir gravi, près de nous, un intime et douloureux calvaire, s'en fut, avec sa compagne au cœur déchiré, reprendre, en terre sainte, celui de l'auguste Crucifié ; et nous conservons précisément, pour les offrir en exemple, « les fermes attestations de l'homme réfléchi et conscient qui sait pourquoi et en quoi il a cru et qui, vivant dans un milieu de croyants plus ou moins étroits, expose franchement ses convictions, empreintes à la vérité de la parfaite tolérance à l'égard de celles qui diffèrent des siennes, demeurant ferme en ses affirmations et persistant en sa foi personnelle. »

Que notre ami Léopold Dauvil reçoive donc ici, de notre part à tous : rédacteurs, lecteurs et amis, et membres du cercle Allan Kardec, avec l'expression sincère de nos regrets et de notre gratitude, nos hommages et nos vœux les plus fraternels.

LA RÉDACTION.

Les Bibles

(*Suite*) (1).

Poursuivons notre enquête à l'aide des documents dont nous nous sommes servis jusqu'ici. Des conclusions diverses que nous venons d'énumérer, résulte manifestement ceci : C'est que ce qu'il y a de meilleur dans la Bible juive y a été introduit, après le retour de la Captivité qui dura soixante-dix ans environ et au terme de laquelle quelques-uns des Juifs, profitant de l'autorisation qui leur en fut donnée par Cyrus, retournèrent à Jérusalem. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que le plus grand nombre des exilés demeurèrent à Babylone et — comme le fait remarquer M. S. Mead, dans ses *Fragments d'une foi oubliée* — y furent influencés dans une large mesure par les idées religieuses qu'ils puisèrent dans le culte des Chaldéens.

Cette date du retour de la Captivité occupe une telle place dans l'histoire biblique, que c'est pour ainsi dire à cette époque qu'elle se trouva virtuellement terminée — terminée tout au moins dans sa phase « apocryphe », pourrait-on dire, car il est incontestable que ce sont les derniers Prophètes qui paraissent avoir été les véritables historiens des temps primitifs, en ce sens que c'est au cours de la période prophétique que furent rédigées les Écritures sous leur forme actuelle, du moins pour une large part. Et ce qui le prouve, c'est que les matériaux dont elles se composent proviennent,

pour la plupart, des traditions philosophiques et religieuses des Chaldéens et de leurs Écoles de Magie ésotérique. Or, si l'on se rend compte de la grandeur de l'antique Babylone, même en se contentant des découvertes des explorateurs modernes, le problème de la Bible semble être très approximativement résolu.

Oui, grande et belle fut la civilisation babylonienne — étant laissés dans l'ombre tous les désordres, toutes les corruptions qui, ainsi qu'il en advint plus tard dans la Rome césarienne et papale, furent les produits délétères de ses dernières années de décadence.

Les Chaldéens étaient simples et pacifiques. Ils traitaient leurs femmes avec douceur et donnaient à leurs enfants une instruction généralement élémentaire mais très largement répandue. Ils connaissaient les verres optiques et composaient des calendriers suivant les données d'une astronomie remarquablement approfondie pour leur époque. Dès l'année 2260 avant Jésus-Christ, ils avaient donné leurs noms aux signes du Zodiaque. Ils avaient d'immenses bibliothèques restées intactes pendant des milliers d'années et l'on a retrouvé, dans les seules fouilles de Ninive, plus de mille tablettes témoignant de connaissances étendues autant que variées. Nous possédons un grand nombre de leurs liturgies et de leurs hymnes sacrées, à l'inspiration desquelles ressemblent à s'y méprendre celle des Psaumes attribués à David... et chose des plus curieuses et des plus suggestives, c'est que l'on peut voir au British Museum, nous l'avons dit ailleurs, un cylindre babylonien où est représenté un arbre chargé de fruits devant lesquels un couple humain, les mains tendues, cherche à s'en approprier quelques-uns, tandis qu'un serpent se tient derrière la femme, semblant lui murmurer... quelque suggestion diabolique, sans doute.

Que lui chuchotait-il à l'oreille, cet animal astucieux et perfide ? Eh bien rien de diabolique — n'en déplaise aux orthodoxes — car il ne faut pas oublier, qu'aux temps antiques, le serpent, loin d'inspirer le dégoût que nous ressentons aujourd'hui pour lui, était considéré comme le symbole de la prudence et de la sagesse. — « Soyez prudents comme le serpent », disait Jésus à ses disciples.

Ce qu'il disait donc à la femme babylonienne n'était rien d'autre que ce qu'il répéta, plus tard, à l'Ève du Paradis terrestre... et ses paroles étaient celles-ci : « Mangez, croyez-moi, du fruit de l'Arbre de la Science, ou tout simplement de l'Arbre de la Connaissance, car l'ignorance est dangereuse et mauvaise conseillère. Instruisez-vous, apprenez à distinguer le bien du mal et quand vous le saurez et que vos yeux seront ouverts, vous comprendrez que c'est le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut fuir, car vous apprendrez, en même temps, par votre propre expérience, que la pratique du mal amène la souffrance, souffrance dont la nature et le but vous seront révélés

au grand bénéfice de votre perfectionnement et de votre bonheur futur »... et nul doute que le serpent de Babylone qui, à coup sûr, connaissait la doctrine des Védas, n'ait prononcé, à l'oreille de sa confidente, le mot mystérieux et profond par excellence, le mot de *Karma!* Rapprochons donc les deux dialogues, assimilons-les l'un à l'autre, car soyez bien assurés qu'ils sont en connexion intime et que ce furent quelques graines de l'arbre symbolique de Babylone — graines ailées, sans doute — que les vents des hauts plateaux de la Chaldée apportèrent, plus tard, dans l'une des plates-bandes de l'Éden légendaire. Il ne s'agit plus ici de la niaise « pomme d'Adam ». Ce ne sont pas des pommes que produit l'Arbre mystique de la Connaissance; ce qu'il nous enseigne, c'est d'apprendre à soulever le boisseau de l'ignorance, afin que s'en échappent les lueurs de cette aube lointaine, les rayons de cette lumière divine que nous a si longtemps cachés l'obscurantisme séculaire, mais que nous ont révélés, depuis, la Science de la vie, la Connaissance de notre réelle destinée.

Ce n'est pas seulement la scène de la tentation « prétendue diabolique » du serpent calomnié dont les cylindres babyloniens nous révèlent l'origine, c'est encore... qui s'en serait douté? l'histoire, avant la lettre, du sauvetage du jeune Moïse si gracieusement opéré par une princesse royale de l'Égypte ! C'est encore au British Museum que l'on voit une statue, la statue de Sargon, roi d'Assyrie, datant de quatre mille ans avant Jésus-Christ, et sur laquelle on peut lire une très curieuse inscription qui nous raconte que, dans son enfance, le dit Sargon fut placé par sa mère dans un panier de roseaux recouvert d'un couvercle scellé de bitume, puis exposé sur l'Euphrate, d'où il fut peu après retiré, non par une aristocratique sauveteuse, mais par un simple porteur d'eau qui l'éleva comme son propre enfant.

Combien d'échappées sur la Bible juive et ses mystérieuses origines, nous ouvrent les résultats de ces fouilles en Chaldée et combien d'autres nous seraient ouvertes par l'œil d'un voyant qui pourrait lire, à livre ouvert, dans les arcanes des siècles depuis si longtemps écoulés !

Mais revenons. Étant donné que les investigations modernes nous ont ourni tant de révélations sur la grandeur et la beauté de la civilisation babylonienne, n'est-il pas de toute rigueur d'en conclure qu'après y avoir séjourné pendant soixante-dix ans, les Juifs n'ont pu se soustraire à l'influence que durent exercer, sur eux, les mœurs, les coutumes, la philosophie et la religion de conquérants qui leur étaient si supérieurs ? N'est-il pas incontestable que dut s'ouvrir, pour eux, une ère de littérature spéciale, au cours de laquelle fut composée ou plutôt compilée une histoire de nature caractéristique ? Les vieux mythes, les antiques légendes modifiés par de flottantes traditions furent amalgamés, reconstitués à l'occasion, suivant les nécessités de leur enchaînement; et il va de soi que les Juifs, qui se chargèrent

de ce travail, hommes nés et élevés à Babylone, s'approprièrent les traditions chaldéennes en les employant, consciemment ou non, à la glorification de leurs propres origines. Et non seulement ce contact avec Babylone éclaire les plus grandes parties de cette histoire de formation artificielle, mais encore suffit à expliquer la richesse poétique de quelques-unes des Écritures bibliques.

La religion chaldéenne, on le sait, fut empruntée à la doctrine zoroastrienne dont on connaît l'immense antiquité et dont la pureté caractéristique ne le cédait en rien à celle des Védas de l'Inde spiritualiste. Nous voilà donc à la source même de la Religion originelle fondée par les divins Manous, les plus anciens Instructeurs de la race asiatique.

Il est plus que vraisemblable que les grands Prophètes juifs furent en contact avec l'ésotérisme de Zoroastre et qu'ils y respirèrent l'atmosphère où naquirent les conceptions philosophiques de l'Universalité de la Nature et de l'Être divin par excellence que n'avait pas encore perdues la nation chaldéenne. Ce qui permet de le supposer, c'est que l'ancienne et grotesque figure du Jéhovah du Pentateuque fit place au Dieu miséricordieux des Esaïe, des Jérémie et des Ezéchiel, chez qui se manifeste un ardent besoin de justice, de largeur, de pureté spirituelle, en même temps qu'éclate leur mépris le plus profond pour les anciennes coutumes matérialistes et sanguinaires.

C'est dans les mêmes conditions que l'idée messianique fut empruntée aux Babyloniens ; mais les docteurs juifs, ne voulant pas renoncer à leur fanatique étroitesse, se hâtèrent de la greffer sur le petit tronc rachitique de leur foi héréditaire, se targuant, avec autant de vanité que d'aigreur, du prétendu monopole que leur conférait, disaient-ils, leur titre de « peuple élu ». Ce même esprit exclusif semble s'être propagé jusqu'à l'époque des enseignements du Christ et avoir influencé les auteurs eux-mêmes des Évangiles synoptiques qui, puisant dans les Logia dont parle saint Luc, n'avaient pu, à coup sûr, se libérer des conceptions ancrées dans toutes les cervelles juives dont l'opiniâtreté est la caractéristique fondamentale.

Il nous est possible, maintenant, ajoute l'auteur précédemment cité, de comprendre pourquoi tout ce que la Bible contient de pur, de bon et d'élevé, se trouve associé aux grossièretés de la période rude, barbare et ignorante à laquelle appartenaient vraisemblablement les auteurs de ses premiers livres. Et si l'on demande pourquoi ce mélange, parfois si choquant, a été autorisé par les Instructeurs, ne pourrait-on répondre que la Bible telle qu'elle est a peut-être été la littérature la plus apte à servir d'éducatrice à tels peuples occidentaux auxquels elle était destinée et qui, eux non plus, n'étaient rien moins que spiritualistes.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas hors de propos de réclamer pour la Bible

juive, bien que dans une certaine mesure, le bénéfice d'une certaine inspiration divine. Les êtres, quels qu'ils soient, ne sont-ils pas, plus ou moins, des véhicules par qui s'épanche la Vie divine? A mesure que les hommes évoluent et que leur perception spirituelle se développe, ils comprennent de plus en plus la nature du Divin et le Divin, à son tour, s'exprime d'autant plus clairement par eux, par leurs pensées, par leurs actions, par leurs écrits.

Il peut nous sembler étrange que Jésus, le délégué de la Grande Loge, ait enfermé son message dans les limites si étroites, en apparence, du cadre judaïque; mais, s'il en avait été autrement, jamais peut-être nous n'aurions entendu ce message, tandis que dans les paroles du Christ telles qu'elles nous sont parvenues, tant de millions d'âmes ont trouvé, pendant des siècles, consolations et directions spirituelles.

Et maintenant, après ce qui précède, s'imposent à nous d'assez nombreuses observations générales, en raison de certaines difficultés qui ne se sont pas présentées au cours de l'examen des autres religions étudiées jusqu'ici. Ces difficultés proviennent de causes diverses, parmi lesquelles figure en première ligne l'obscurité historique dont fut entourée l'origine du Christianisme. Comment n'aurait-elle pas existé, cette obscurité, alors qu'au milieu des luttes qu'il lui fallut traverser dès ses débuts, faisait totalement défaut tout enregistrement sérieux des événements contemporains, en dépit de la masse énorme de documents plus ou moins apocryphes (bien que signés de noms recommandables) qui abondaient, surabondaient, fort différents les uns des autres, se contredisant parfois de façon déconcertante et qui, après avoir été tout d'abord acceptés sans contrôle, furent passés successivement au crible... et quel crible? Nous ne le savons que trop, hélas!

Une seconde difficulté provient des regrettables divergences qui, de nos jours encore, divisent entre eux les Chrétiens, si bien qu'à quelque opinion que l'on se range, l'on s'expose à ce que tels de ces coreligionnaires, bien loin de s'unir à leurs frères, s'insurgent et prétendent que de graves déformations ont défiguré le Christianisme... par la raison qu'il n'est pas exposé conformément à leurs opinions toutes spéciales. Église grecque, Église romaine, Églises protestantes, morcelées en sectes rivales, autant de catégories que séparent, les unes des autres, telles nuances parfois insignifiantes, mais d'où naissent d'interminables controverses, dans l'âpreté desquelles s'effondrent les convictions les plus sincères, noyées qu'elles sont dans un formalisme où la vie, non seulement chrétienne mais même morale, a totalement disparu.

Qu'ajouter encore, sinon qu'une troisième difficulté, et non la moindre, provient de ce que le Christianisme est la seule religion du monde qui ait l'exorbitante prétention d'être l'*unique* révélation divinement inspirée et

affiche, en conséquence, le mépris le plus complet pour tout ce qui n'est pas elle et elle toute seule. Dans son intransigeante intolérance, elle n'admet pas de collaborateurs en son sanctuaire et prétend se suffire à elle-même, solitaire, indépendante... heureux encore, quand elle ne qualifie pas d'hétérodoxe, voire même de païenne, toute autre croyance qui, de tous points, ne cadre pas avec la sienne propre. —Telle est la confraternité chrétienne !...

Nous avons dit de quoi se composent les deux Testaments, mais en dehors de ce monument fondamental, existe une immense littérature, fournie par les Pères de l'Église naissante, qui s'étend de la seconde moitié du deuxième siècle jusqu'au cinquième inclusivement — véritable monceau documentaire dont il faut avoir quelque connaissance pour pouvoir se faire une idée approximativement exacte de la base philosophique et métaphysique sur laquelle repose la doctrine chrétienne. Avons-nous tout dit? Pas encore. A ces innombrables sources d'informations, s'ajoutent les documents émanés des traditions orales qui, passant de bouche en bouche, ne furent jamais consignées par écrit, mais qui n'en ont pas moins fourni tels passages, telles paroles que citent à l'occasion les Pères de l'Église, sans qu'on en retrouve trace dans aucun des Évangiles.

De ces citations éparses, mais concordantes, il résulte clairement que la doctrine chrétienne se composait de deux parties : l'une exotérique pour la foule des croyants, l'autre ésotérique réservée aux initiés, et c'est à cette dernière que le Christ a souvent fait de significatives allusions. « C'est à vous qu'a été révélé le mystère du Royaume de Dieu, mais pour ceux qui sont dehors, tout se passe en paraboles. » (Marc, IV, II.) — « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez les comprendre pour le moment. » (Jean, XVI, 12.)

D'après les traditions des Pères de l'Église, Jésus resta onze ans sur notre terre, après sa résurrection, enseignant à ses Apôtres les choses secrètes auxquelles font allusion le livre des *Actes*, ainsi que saint Paul, dans certaines de ses épîtres (I, Corinthiens, III, 1 — II, Corinthiens, II, 6 et 7). Et ce sont ces faits que commente Origène, alors qu'il déclare que les Écritures sont triples dans leur signification, renfermant « *la chair* » pour les hommes ordinaires, « *l'âme* » pour les hommes plus instruits et enfin « *l'esprit* » pour les parfaits. La « chair », ajoute-t-il, ce sont les histoires bonnes pour les simples et les ignorants, mais dans lesquelles ont été souvent introduites de véritables *absurdités* sous lesquelles se trouve un sens caché. Au surplus, les histoires que racontent les Évangiles ne sont pas toutes authentiques. Les événements qui s'y enchaînent selon la lettre n'ont aucune réalité. Il y a des choses, ajoute-t-il encore, qui sont rapportées comme étant historiques et qui ne se sont jamais passées, étant impossibles en tant que faits matériels. »

Ne suffit-il pas de citer, parmi ces choses absurdes et impossibles, le récit légendaire de la tentation de Jésus, sur la montagne où l'a transporté l'hypothétique Satan? Ce dernier n'aurait-il pas été le diable le plus stupide — lui qui passe pour avoir tant d'esprit — en ne comprenant pas que ce Jésus étant le Fils de Dieu, il était parfaitement inutile d'essayer de le séduire?

Et combien d'autres choses bizarres, incompréhensibles, ne trouve-t-on pas dans ces Évangiles?... Telles entre autres que la naissance « à Bethléem » de Jésus de « Nazareth », le massacre des innocents dont l'histoire ne fait nulle mention, la fuite en Égypte, que nul auteur n'a signalée, et enfin la double généalogie, en tant de points contradictoire, que nous racontent, d'un air convaincu, et saint Mathieu et saint Luc — tous deux divinement inspirés, toujours au dire des orthodoxes? Comment se peut-il, d'autre part, que la résurrection de Lazare, le plus grand des miracles de Jésus, n'ait été mentionné que par le quatrième Évangile — et quand cela? Plus de soixante ans après la mort du Christ — alors que le récit de ses moindres guérisons figure dans le texte des trois scrupuleux synoptiques?

Inutile d'insister davantage. Il est de toute évidence qu'au milieu des troubles, des divergences et des discussions qui ont agité le monde chrétien au cours des deux ou trois premiers siècles, tels et tels ergoteurs, exaltés par ces incessantes polémiques, ne se sont fait aucun scrupule, pour se créer des arguments ou manifester leurs croyances fanatiques, de dénaturer les faits et de multiplier leurs « pieuses » interpolations. Dès le IIe siècle, Celse, dans son *Discours véritable*, ne reprochait-il pas aux Chrétiens de « remanier sans cesse leurs Évangiles et d'effacer le lendemain ce qu'ils avaient inséré la veille »?

Poursuivons donc et disons ce que devint cette doctrine chrétienne, méconnue presque dès son origine, bientôt défigurée, puis critiquée, plus tard, avec une injustice flagrante, sans parler des accusations systématiques d'un scepticisme ignorant et mal intentionné.

L'un des faits les plus remarquables que nous ayons à constater, dans l'étude de l'évolution du peuple hébreu, est la modification qui s'est opérée dans le mode de conception relative à la nature de l'Être suprême. Dans les premiers livres de la Bible nous voyons figurer à chaque page l'hypothétique Jéhovah qu'on pourrait mettre au rang des divinités les plus inférieures, si bien que si ledit Jéhovah avait été mis en présence des Moloch, des Baal, et autres fantoches terrifiants, il lui eût été peut-être difficile de dissimuler sa compromettante parenté. Laissons donc dans son ciel tonitruant ce dieu singulier qui, dans ses moments de bonne humeur, « se promenait, nous dit-on, dans les allées du Paradis terrestre » ; oublions la colère de si mauvais goût dont il fit parade après la chute, cette fameuse chute dont nous devions, au dire des orthodoxes, endosser les effroyables conséquences ;

détournons-nous des sacrifices sanglants qu'il acceptait, des odieux massacres qu'il ordonnait... et arrivons à la conception, tout autrement noble et spiritualiste, des Prophètes qui, si magnifiquement, glorifient le Saint d'Israël, l'Éternel tout puissant, créateur du ciel et de la terre, le Dieu des miséricordes, surtout, dont il devait être dit, plus tard, « qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie ».

D'où proviennent donc ce changement à vue, ce merveilleux coup de théâtre sur la scène de notre monde, où se joue le drame si tragique, hélas ! de l'humaine existence ? Nous l'avons dit, cela provient de ce que ces Prophètes ont écrit APRÈS leur retour de la Captivité de Babylone. Qu'écrivaient-ils, dès lors ? Écoutez le prophète Amos :

« Je hais, je méprise vos fêtes. Quand vous me présentez les holocaustes de vos bêtes grasses, je n'y prends aucun plaisir. Éloignez de moi le bruit de vos cantiques. Ce que je veux, c'est que la droiture soit comme un courant d'eau et que la justice coule comme un torrent qui jamais ne tarit. » (Amos, V, 21-24.) Écoutez encore Esaïe :

Le peuple se plaint de ce que, bien qu'il ait jeûné, Dieu n'a pas écouté ses prières. La réponse tombe foudroyante, comme si elle fût descendue des cimes du Sinaï : « Vous ne jeûnez pas comme il le faut, en ce jour, pour que votre voix soit entendue. Courber la tête comme un jonc et se coucher sur la cendre, est-ce le jeûne que vous appelez agréable au Seigneur? Voici le jeûne auquel je prends plaisir. Rompez les chaînes de la méchanceté, brisez les liens de la servitude, renvoyez libres les opprimés, partagez votre pain avec celui qui a faim et faites entrer dans votre maison les malheureux à qui manque un asile ; donnez des vêtements à ceux qui en sont dépourvus, ne vous détournez pas de vos semblables... et alors la lumière poindra comme l'aurore, la justice marchera devant vous et la gloire de l'Éternel vous accompagnera. » (Ésaïe, LVIII, 4-8.) Citons encore :

« Avec quoi me présenterai-je devant le Seigneur ? se demande le Prophète Michée. Donnerai-je mon premier né en expiation de mes péchés ? On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien et ce que le Seigneur réclame de toi et voici ce qu'il réclame, c'est que tu pratiques la justice, que tu aimes la miséricorde et que tu marches humblement côte à côte avec ton Dieu. » (Michée, VI, 6-8.)

Oh, les nobles paroles ! La voilà la forte et saine morale que prêchent les derniers Prophètes et c'est au sein d'un peuple oscillant sous le souffle de cette nouvelle doctrine si étrange, si peu comprise, que Jésus apparut. — Combien sommes-nous loin du vieux judaïsme ; dans quelle profondeur ténébreuse s'est évanouie la face sinistre du Jéhovah du Pentateuque !

Retournons-nous donc maintenant vers cette autre figure, celle du Rabbi galiléen qui n'a cessé de fasciner tant de cœurs dans le monde occidental.

Essayons de nous rendre compte de l'œuvre qu'il avait à accomplir, de la mission qui lui était confiée. Sombres étaient alors le ciel et brumeux les horizons de la terre. A peine échappée du polythéisme grec et des grossières coutumes de religions barbares, l'humanité désemparée, chancelante en sa charnelle ivresse, se demandait sans doute : « Où donc aller ? » Dans ses veines enfiévrées, bouillonnait le sang des peuples qu'affolent les soubresauts des époques de transition, alors que brûlés de désirs ils aspirent à l'inconnu. Mais que de violence dans ces aspirations, que d'égoïsme brutal dans l'effort que chacun tente isolément pour s'assurer la conquête d'un avenir meilleur et dont il entend bénéficier tout seul !

C'est dans un tel milieu malsain que se préparait et qu'allait naître une civilisation nouvelle, pleine d'ardeur, mais totalement dépourvue du sens métaphysique qui, seul, peut lutter contre l'autocratie de la matière victorieuse... et telle était cette race dont l'éducation religieuse réclamait l'intervention des Guides de cette humanité en formation. Pour cette éducation, il fallait que fussent proclamées des vérités anciennes, mais incomprises et répétées avec certaines modifications qui, seules, pouvaient les rendre adéquates à l'état d'âme de tant de générations ignares, grossières et involuées... Et c'est pourquoi, dans le Christianisme et ses enseignements, l'on trouve si peu de métaphysique subtile, tant de directions n'ayant pour objectif qu'une morale pratique, vulgaire, mais rien ou presque rien sur la science de l'âme, ses problèmes et ses mystères. Un peu d'ésotérisme pour les disciples plus ou moins initiés, mais pour les gens « du dehors » rien d'autre que des paraboles.

Est-il besoin d'ajouter que, pour cette œuvre éducatrice, il fallait un Messager spécial et que, pour remplir la mission qui lui était assignée, les grands Maîtres de la Confrérie en choisirent un... un jeune homme déjà signalé par une pureté merveilleuse, incomparable.

Il s'appelait Jésus, ce Jésus qui, plus tard, fut qualifié du nom glorieux de Christ. Sa mission réelle commença au moment précis mentionné par les Évangélistes, au jour de ce *baptême* dont ils nous racontent la scène solennelle. Jésus alors avait environ trente ans. A cette époque, l'Esprit de Dieu descendit sur lui et une voix descendue du ciel, nous dit saint Mathieu (III, 16, 17), proclame Fils de Dieu celui que les nations devaient dès lors écouter. Au point de vue occulte, ajoute Mme Annie Besant, ce fut là la forme « allégorique » sous laquelle est décrite l'élection du candidat hors ligne, du Messager de l'Évangile divin et sous laquelle est représenté le « don d'illumination » qui le fit apte à remplir, auprès des hommes ses frères, sa céleste mission. Cette mission du nouveau Maître ne dura que trois ans ; mission belle et pure s'il en fut jamais, vie rayonnante d'amour,

de compassion, épanchant autour d'elle les plus pénétrantes tendresses qui puissent émaner des profondeurs d'un cœur humain.

Nous le voyons le jeune Maître, le doux et pur Rabbi parcourant la Palestine, prêchant, consolant, guérissant, ressuscitant les morts — c'est du moins ainsi que l'on appelait ses plus remarquables guérisons — rendant la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques... Autant de cures que ses contemporains qualifiaient de miracles, mais qui n'ont rien de surprenant pour l'occultiste qui connaît les pouvoirs par lesquels elles s'accomplissent. Jamais, du reste, n'est apparu sur la terre un grand Maître qui n'ait pas dominé et rendu docile à sa volonté la nature physique, comme l'ont fait tant d'autres avant le Christ et comme le font encore, de nos jours, nombre d'hommes connaissant et maîtrisant certaines forces cachées que ne soupçonne pas le vulgaire... bien plus qu'ignorent nombre de savants, quelque illustres qu'ils soient (Annie Besant).

Ne voyons-nous pas le Christ, lui-même, n'accorder à ces prétendus miracles qu'une importance très relative, alors qu'il disait à ses disciples: « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi pourra, lui aussi, faire les œuvres que je fais et même de plus grandes, parce que je m'en vais vers mon Père. » (Jean, XIV, 12.)

Et maintenant, quel fut l'enseignement de cet homme admirable, le dernier Instructeur qui soit venu sur terre? Ne le savons-nous pas? Il est résumé dans le discours de la Montagne et il s'accorde de tous points avec les préceptes des grands Maîtres qui l'ont précédé: « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » (Mathieu, V, 8.) C'est la grande vérité occulte qu'il proclame à son tour, à savoir que seule la pureté peut s'associer au Pur. Après les Manou, les Zoroastre, les Krishna, les Bouddha, il nous répète: « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux. » — Oui notre Père! voilà l'essence de sa doctrine, voilà la déclaration fondamentale, la révélation par excellence et c'est pour nous la communiquer qu'il est venu... et qui sait? qu'il est peut-être *revenu* sur la terre, pour achever toutes les révélations antérieures. « Vous êtes les enfants de Dieu. » — Doctrine sublime! C'est le Créateur qui s'abaisse vers la créature et s'épanche en elle. C'est l'Océan divin qui s'immerge dans la goutte humaine... Rien de moins que la consommation, le couronnement du plan de la Création.

Jésus passa ainsi trois années à enseigner, à bénir, à guérir... Il allait « faisant le bien », ainsi que s'exprima saint Pierre (*Actes* XX, 38) et qui, par ces simples mots, résuma la plus admirable des vies humaines.

— « Pourquoi fut-elle si courte, cette vie?... »

Il ne pouvait en être autrement, répond l'auteur précédemment cité. Il ne

faut pas oublier que le message des Maîtres, qu'il était venu apporter au monde, s'adressait à des gens véritablement féroces en leurs fanatiques croyances, et de ces gens-là que pouvait-il attendre, sinon la mise en action de leur implacable loi contre le blasphème, en vertu de laquelle il devait être mis à mort, ainsi que le réclamait leur haine inexorable. Au milieu de ces populations barbares, il était impossible que vécussent en paix des êtres purs dont la sainteté leur paraissait être une insulte, dont la grandeur exaspérait leur intolérante petitesse.

Mais il est temps que nous quittions les limbes, où évolua pendant quelques années la primitive Église, pour arriver aux luttes inévitables qui devaient si vite surgir d'un milieu de nature si hétérogène. C'est avec une rapidité relative que l'Évangile de l'amour et de la compassion se répandit parmi les classes déshéritées, puis avec plus de lenteur chez les classes cultivées auxquelles fut communiqué l'enseignement ésotérique.

C'est de l'inévitable contact de ces éléments mis en présence, que jaillirent d'abord de simples divergences, mais que suivirent sans tarder des jalousies soupçonneuses et des haines intolérantes. D'un côté, était la science, c'est-à-dire la lumière, de l'autre, l'ignorance bien vite compliquée de superstitions et envenimée de fanatisme aveugle. Ce fut Alexandrie que la lutte eut tout d'abord pour centre, lutte dont les acteurs furent, d'une part, les Gnostiques spiritualistes et, d'autre part, la masse inculte des premiers chrétiens, matérialistes pour la plupart.

Noble et grand fut le rôle que jouèrent les Gnostiques qui, sous des noms divers, essayèrent d'introduire la sagesse de l'Orient dans le cadre tout moderne du Christianisme. C'est alors que le savant Valentin écrivit son apocalypse de la Sagesse, cette *Pistis Sophia* (1) qui fut le trésor le plus précieux de l'ancien ésotérisme chrétien. A cette époque, avaient disparu les « Logia » originelles qui furent la source où puisèrent les Évangélistes, si bien que les trois premiers écrits du Nouveau Testament n'eurent pour cadre que la vie de l'Instructeur galiléen telle que la racontait la tradition, cela va sans dire, tradition purement judaïque qui naturellement noya le Christianisme récent dans les flots de l'intolérance et de l'exclusivisme matérialistes qui de tous temps avaient caractérisé la race hébraïque.

C'est devant ce spectacle inquiétant que s'éveilla l'attention des Gnostiques, ces « grands premiers chrétiens », ces soi-disant hérétiques qui ayant reçu l'enseignement ésotérique de l'Égypte, de la Perse et de la Grèce, rétablirent la filiation entre l'Orient et l'Occident en transmettant la vérité antique à leurs successeurs, aux Albigeois, aux Templiers, aux Alchimistes qui, à leur tour, la communiquèrent aux mystiques des temps modernes que

(1) Récemment traduite par M. S. Mead, le célèbre occultiste moderne.

persécutèrent, avec une égale férocité, les Protestants, d'une part, et les Catholiques romains de l'autre. Oui, ce sont ces hommes admirables, ce sont ces savants Gnostiques non seulement versés dans la philosophie des Écoles, mais, de plus, pénétrés de l'esprit éclectique de la Religion universelle émanant des hautes sources asiatiques, ce sont eux qui essayèrent, avons-nous dit, d'endiguer les tendances délétères dont furent bien vite envahies les classes inférieures de la masse des Chrétiens primitifs.

Engagée dans de telles conditions, que pouvait être cette lutte et quelle devait en être l'issue ? Qui donc ne le devine et ne s'en rend compte ? N'était-ce pas la masse inculte qui devait l'emporter, ce troupeau de fanatiques dont le premier acte fut de rejeter hors de l'Église les Gnostiques déclarés hétérodoxes et qui, croyant sa foi compromise, se jeta éperdument dans la dévotion étroite de la personne du Christ, devenu subitement l'Homme-Dieu, Dieu lui-même, indiscutable et intangible.

Est-il besoin d'ajouter combien vite, dès lors, fut grotesquement défigurée la doctrine initiale du Fils de l'homme, de l'Homme de douleur et de compassion sublime, dans le torrent trouble où se mêlaient, haineux et rivaux, les anciens polythéistes, les Juifs, les Hellènes, les sceptiques et les iconoclastes ? Des schismes éclatent, les conflits se succèdent et dans ce pandémonium soi-disant religieux, mais où prédominaient, seuls victorieux, le fanatisme et les superstitions, se voila la pensée du Christ, disparurent la spiritualité et la pureté originelles... Et c'est alors que s'éteignit la lumière et que l'Europe dévoyée put se ruer dans ces « siècles de ténèbres » qui, de leurs brumes fuligineuses, remplirent le moyen âge tout entier, où ne brillaient, çà et là, que les flammes des bûchers allumés par les inquisiteurs, *Ad majorem Dei gloriam.*

Hâtons-nous donc, en détournant la tête, d'arriver à l'époque de la Réforme protestante, où régnèrent pendant un temps l'impitoyable doctrine de Calvin, simple « pape » à sa manière, et celle un peu plus libérale de Luther qui, dans sa lutte iconoclaste, laisse malheureusement choir, de temps à autre, le flambeau du spiritualisme...

Mais pourquoi s'arrêter encore ici ? Nous ne faisons pas de l'histoire, nous étudions des doctrines et c'est celle du Christianisme en particulier dont nous allons poursuivre l'examen, dans les pages qui feront suite à celles-ci.

(*A suivre.*)

ED. GRIMARD.

Ultimes appréciations sur C. V. Miller

Lorsque j'assistai, pour la première fois, sur l'invitation de « Bonne maman », à une séance de C. V. Miller, je fus émerveillé. L'apparition simultanée, le 14 octobre 1906, de cinq formes de jeunes femmes, couronnées de nimbes lumineux et dont les mouvements semblaient indépendants, qui prononçaient des noms et dont l'une, au moins, fit un geste et me toucha, ces apparitions, dis-je, m'impressionnèrent fortement et ce fut avec enthousiasme que je parlai de Miller et de ses phénomènes.

Quand il revint en juin dernier, à Paris, j'accourus à ses séances, y attirant, avec moi, des hommes respectables, appartenant à diverses confessions religieuses, à qui j'avais fait partager mon admiration. Mon impression favorable persista après les premières séances de 1908, et ce fut alors que j'écrivis mon article sur *La Vie Invisible*, paru dans la *Revue Spirite* de juillet dernier, tout en faveur du médium californien.

Mais, peu à peu, des doutes se glissaient dans mon esprit. Je surprenais des gestes suspects, des allures étranges, des mouvements insolites. Placé presque toujours près de l'ouverture des rideaux, je percevais, dans le cabinet de matérialisation, une agitation, des bruits singuliers. J'acquis bientôt la certitude que le médium, dans les cas où il n'a pas l'intention de reparaître vêtu, au cours de la séance, se déshabillait, ôtait ses chaussures, puis sortait quand l'obscurité était assez complète, passait et repassait devant nous, en faisant craquer le parquet sous ses pas. A la séance de contrôle, je vis distinctement sa tête ronde sortir des rideaux; mais comme il tira immédiatement l'un de ceux-ci, près duquel j'étais assis, cette apparition aussitôt masquée, ne dura pour moi qu'une seconde. Parfois, on perçoit un tic-tac qui va s'accentuant, jusqu'à ce qu'une voix sortie de la tente, ordonne de parler, de chanter, évidemment pour couvrir ce bruit. Une fois, mais beaucoup plus tard, chez la baronne D..., le prétendu fantôme éternua.

Malgré tout, ma bonne impression, quoique ébranlée, persistait. Je me rendais bien compte qu'il y avait là un mélange de phénomènes fictifs et de phénomènes réels; mais ces derniers étaient parfois tellement suggestifs — la sensation qu'on était en présence d'êtres de l'au-delà aidant — qu'on se laissait aller à un enthousiasme exagéré. Dans ces réunions, l'étonnement, l'intérêt, l'émotion paralysent d'abord, dans une certaine mesure, nos facultés de contrôle. Ce ne fut qu'après une semaine d'observations que je me ressaisis. Mes doutes s'accentuèrent, prirent corps, devinrent certitude.

A l'une des séances tenues chez Mme Noeggerath, une des amies de « Bonne maman », Mme Hart, demeurant rue Flatters, 3, placée favorable-

ment pour bien observer, alors que j'étais assis plus loin, vit distinctement Miller, dévêtu, n'ayant plus que son pantalon, accroupi, puis allongé sur le parquet et se relevant graduellement pour soulever le tulle flottant qui lui servait à imiter le fantôme de Lillie Roberts. Elle me fit part, le soir même, de ces constatations. Le lendemain, au cours d'une visite faite rue Milton, 22, Mlle Marie Noeggerath, tout émue, m'entretint des observations, absolument semblables, qu'elle avait faites durant cette même séance. Or, ces deux personnes ne s'étaient pas revues depuis cette soirée et n'avaient pu échanger leurs impressions. Leur caractère parfaitement honorable, leur désolation, en me révélant ce fait, leur respect pour le souvenir de « Bonne maman », qui patronna si chaudement Miller, l'admiration enthousiaste de Mme Hart pour celui-ci avant cette journée, tout cela était, pour moi, autant de garanties de leur sincérité.

J'écrivis alors un deuxième article dans la *Revue Spirite* ayant pour titre « A propos du médium Miller ». J'y exposais que les conditions des séances rendaient le contrôle presque nul. J'énumérais ensuite les manifestations qui me paraissaient authentiques — je serais plus rigoureux aujourd'hui — et je concluais en déclarant qu'il y avait, dans les expériences faites avec Miller, des côtés suspects qui prêtaient au doute, à la méfiance, que certaines apparitions semblaient factices, artificielles. Je me demandais, en terminant, par pur ménagement, s'il fallait attribuer ces dissonances à l'intervention des esprits inférieurs ou bien aux agissements du médium; mais déjà mon opinion était faite et je m'abstins d'assister aux séances ultérieures, auxquelles je fus plusieurs fois invité.

Le 9 septembre dernier, je reçus de M. D..., spirite intègre et convaincu, dont la loyauté est au-dessus de tout soupçon et que je nommerai, s'il le faut, car j'ai son témoignage entre les mains, je reçus une lettre attristée au sujet d'une séance qui avait eu lieu chez lui. Il avait trouvé le lendemain matin, en défaisant le cabinet de matérialisation, un lambeau de tulle de soie, d'une grande finesse, qui semblait arraché ou détaché d'un morceau plus grand. Ce lambeau me fut envoyé et je pus le comparer à celui que je possédais déjà et que j'avais recueilli dans les circonstances suivantes:

Lorsque, dans une des séances de juin, rue Milton, sous le nom du Dr Benton, Miller, juché sur une chaise, simulait, dans l'obscurité, un phénomène de pesanteur, il nous appella successivement, Léopold Dauvil, Ch. Letort et moi, pour vérifier le soi-disant phénomène. Léopold Dauvil en profita pour couper, avec des ciseaux de poche, deux fragments du vêtement blanc du pseudo Benton. En regagnant nos places, il me les confia un instant. J'en avais gardé la moitié et je pus comparer avec le lambeau recueilli par M. D... L'identité était absolue.

On a beaucoup blâmé, dans le camp spirite, l'excellent L. Dauvil d'avoir

commis cette infraction au règlement. Or, c'est à lui que nous devons d'avoir pu constater, matériellement, les fourberies de Miller et nous l'en remercions hautement.

M. D..., a retrouvé d'autres fragments de tulle semblables, sous la tente de la salle de la Société des Études psychiques, rue du faubourg Saint-Martin, 57, et en outre « un chiffon noir, assez long, fortement imprégné de cette odeur de santal et de rose, combinés, que l'on respire à certains moments des séances. Aussitôt entre mes mains, m'écrivit-il, je secouai cette loque et un dégagement de cette bonne odeur se fit dans toute la salle ». Remarquons qu'on ne sentit pas ce parfum — et pour cause — à la séance de contrôle.

Prétendra-t-on que des invités de mauvaise foi ont jeté ces objets sous les rideaux pour nuire à Miller ? Il me paraît bien difficile de combiner, à l'avance, exactement, le même parfum de rose et de santal que l'on perçoit. Quant au tulle-illusion, on le retrouve partout dans les séances du médium américain. Vingt personnes ont touché, palpé, embrassé cette fine mousseline qui peut offrir beaucoup d'étendue sous un petit volume et que l'on dissimule facilement sous ses vêtements, en l'enroulant autour du corps.

Depuis lors, d'autres témoignages, d'autres constatations sont venus s'ajouter aux révélations précédentes. Au cours de la tournée de conférences que j'accomplis en ce moment, j'ai pu recueillir, à Nancy et surtout à Bordeaux, où M. Maxwell a déclaré avoir vu Miller agiter autour de lui son tulle fantôme, de précieuses indications. La vérité m'est apparue dans toute sa laideur et je crois devoir la faire connaître sans détours, afin de dégager la cause que nous servons, des basses promiscuités et des louches compromissions qui pourraient l'amoindrir, sinon la perdre.

Je persiste, il est vrai, à considérer Miller comme un puissant médium. Certaines apparitions, comme celle de Rose Debrus qui traversa le rideau, à nos côtés, chez Mme Cornély, les noms prononcés et les preuves d'identité données par divers Esprits et que Miller était dans l'impossibilité matérielle de connaître, d'autres manifestations produites lorsqu'il est encore en dehors du cabinet, par exemple, la main qui vint me toucher à deux mètres de distance, chez Mme David, tous ces faits démontrent évidemment l'intervention des Esprits dans ces séances (1). Mais les phénomènes simulés sont beaucoup plus nombreux que les phénomènes réels, et ils jettent sur ceux-ci une ombre, un doute, un discrédit qui en affaiblit sensiblement la valeur et la portée.

Miller a possédé et possède encore une belle faculté qu'il est en train de perdre, pour des causes que nous n'avons pas à rechercher, et il y supplée par une habile mise en scène. Qu'on ne nous parle pas de fraudes incons-

(1) Il faut ajouter les formes blanches apparues à la séance de contrôle.

cientes. Il y a là, au contraire, préméditation, combinaison, calcul. Le médium californien apporte sur lui les objets nécessaires aux simulations. Ce sera la fine vessie, facile à cacher au fond d'une poche de pantalon et qui, suivant les cas, gonflée par le souffle et entourée d'un mouchoir de poche en forme de bandeau, imitera une tête fantômale ou bien, enveloppée de tulle, deviendra la boule qui joue un si grand rôle à certaines heures. Ajoutez la longue baleine pliante qui sert à manœuvrer le tout ou bien le masque de soie noire et les gants de couleur qui représenteront la négresse sympathique, le masque blanc et rose qui simulera la belle fille d'outre-mer dont, à l'occasion, il vous fera toucher les seins, car il est assez gras, paraît-il, pour donner encore cette illusion. Les ressources ne manquent pas à Miller. Son programme est riche et varié; mais il est assez adroit, suivant le rôle qu'il a choisi, pour n'apporter qu'un petit nombre d'objets, de façon que ses poches apparentes n'aient jamais un relief anormal. Je pourrais dire beaucoup plus, mais il me répugne de prolonger ces détails écœurants.

Et maintenant, une question se pose. En raison des convictions que Miller a pu faire, devons-nous garder le silence sur ses fourberies? Ce n'est pas mon avis. Avant toute autre considération, il faut placer l'honnêteté, la droiture, la sincérité. Notre cause n'a rien à gagner à de tels compromis. En nous taisant sur ces choses, nous ferions le jeu de Miller et nous deviendrions, moralement, ses complices. Il est fâcheux, sans doute, de perdre le bénéfice des phénomènes authentiques qui se trouvent mêlés aux supercheries; mais tôt ou tard un scandale éclatera, fatalement, et les faits réels se trouveront entraînés, noyés, dans la débâcle générale.

Si quarante années de travail, de dévouement, de sacrifice à la cause du spiritisme ont donné à ma parole un peu d'autorité ou de crédit près de mes frères, je leur dirai: Prenez garde ! il y a là, pour notre croyance, un danger; pour nous tous, des fondrières !

On annonce que Miller va revenir prochainement et donner d'autres séances, payantes, dit-on. Soumettez-le à une surveillance étroite, à un contrôle rigoureux. Le plus sûr serait de l'enfermer dans un sac, noué au cou, avec ligatures cachetées à la cire et empreintes. Mais il s'y refusera certainement. Demandez-lui alors de se tenir en dehors des rideaux, en demi-lumière, les mains bien apparentes sur ses genoux. Ce qu'on obtiendrait ainsi aurait plus de valeur.

Quant à moi, je répudie désormais toute solidarité avec cet homme habile, astucieux, dissimulé, qui se joue sans vergogne des sentiments les plus respectables et des intérêts les plus sacrés. Il ne mérite pas la confiance que nous lui avions trop facilement accordée, sur les dires de certains expérimentateurs plus enthousiastes que clairvoyants.

Marseille, 5 décembre 1908. LÉON DENIS

Conférences de M. Léon Denis dans le Midi

M. Léon Denis vient d'effectuer, dans le Midi de la France, une tournée qui comprenait une dizaine de conférences. Voici les comptes rendus des journaux qui nous sont parvenus :

La France de Bordeaux et du Sud-Ouest, 17 novembre :

« Sous les auspices de la Fédération des spiritualistes du Sud-Ouest, notre distingué confrère, M. Léon Denis, de Paris, a fait, à l'Athénée, une magistrale causerie sur le troublant problème de l'Au-delà.

« En termes d'une forte précision, il a posé les termes du problème, e faisant appel aux savants dont s'honore l'humanité, il a scientifiquement démontré les rapports étroits, les relations incessantes qui existent entre les disparus, c'est-à-dire le monde invisible et le monde vivant. C'est un solide faisceau de preuves qu'a donné le conférencier. Non, tout ne meurt pas avec notre corps. Quelque chose de notre être subsiste après nous, et, à l'appui de son affirmation, M. Léon Denis cite de récentes expériences qui ne permettent pas de douter des réconfortantes manifestations qui viennent de l'Au-delà.

« A vrai dire le conférencier n'a voulu retenir que les faits scrupuleusement contrôlés et dont, par conséquent, toute idée de fraude doit être écartée.

« A l'heure où on parle d'éducation sociale, M. Léon Denis s'efforce d'amener les esprits, non point à tout accepter sans contrôle, mais à ne pas toujours céder systématiquement à un scepticisme de mauvais aloi.

« Vigoureusement, il préconise la méthode scientifique qui donne chaque jour tant et de si beaux résultats. De l'expérimentation scrupuleuse et loyale il attend, avec une joie profonde, un avenir meilleur qui fécondera la raison émancipée.

« C'est par une longue et chaleureuse ovation que M. Léon Denis a été salué à la fin de sa belle conférence. »

La Petite Gironde, Bordeaux, 19 novembre :

« Le conférencier spirite, M. Léon Denis, a donné dimanche, dans le grand amphithéâtre de l'Athénée, sous les auspices de la Fédération des spiritualistes du Sud-Ouest, une conférence sur le problème de l'au-delà. Pendant une heure et demie, il a essayé de soulever un peu le voile qui nous cache le troublant mystère de la mort. Pour M. Léon Denis, l'homme ne meurt pas tout entier, quelque chose de son moi demeure et lui survit. L'orateur en voit la preuve dans les nombreuses manifestations psychiques dont il invoque tour à tour l'appui.

« Le somnambulisme, la clairvoyance, l'extériorisation de la sensibilité et

de la motricité sont, pour lui, autant de manifestations de la vie de l'âme s'accomplissant sans le concours des sens et indépendamment de notre corps matériel. On comprend, dès lors, que la destruction du corps n'amène pas nécessairement celle de l'âme. Il a terminé en évoquant, dans une belle envolée, son idéal de progrès et de lumière.

« Il est permis de ne pas partager les idées de M. Léon Denis, mais ce serait manquer à la vérité que de ne pas rendre hommage à la sincérité de ses convictions comme à la distinction de sa parole. »

La Dépêche, de Toulouse, 9 janvier:

« La Société Toulousaine d'Études Psychiques et de Morale Spirite avait, dimanche dernier, organisé une conférence publique où le sympathique M. Léon Denis, dans une magistrale causerie, a développé le problème troublant de l'au-delà.

« La salle de l'ancienne Faculté a été beaucoup trop petite pour contenir l'affluence du public, qui s'y était rendu pour entendre la bonne parole, et, afin d'éviter du désordre, les portes durent être fermées dix minutes avant l'heure indiquée.

« Nous n'étonnerons personne en disant que M. Léon Denis a parlé avec son habituel courage, avec toute sa foi ardente et ses convictions inébranlables. Il a posé les termes du problème, en faisant appel aux savants dont s'honore l'humanité, tels que les Crookes, le savant Lombroso, etc., etc. Il a scientifiquement démontré les rapports étroits, les relations incessantes qui existent entre les disparus, c'est-à-dire le monde invisible et le monde vivant. Non ! dit-il, tout ne meurt pas avec notre corps, quelque chose de notre être subsiste après nous; et, à l'appui de son affirmation, M. Léon Denis cite de récentes expériences qui ne nous permettent pas de douter des réconfortantes manifestations qui nous viennent de l'au-delà.

« Nous nous plaisons à faire remarquer que le conférencier n'a voulu retenir que les faits scrupuleusement contrôlés et dont toute idée de fraude doit être écartée.

« Nous tenons également à signaler le passage suivant dans lequel le conférencier dit : Les motifs qui font que nos grands savants veulent étouffer la vérité sont, qu'ils ont passé toute leur existence à soutenir une thèse, qui leur avait valu la gloire qu'ils possèdent. Il leur est dur aujourd'hui d'avouer qu'ils se sont trompés.

« Il termine dans une vigoureuse péroraison, en préconisant la méthode scientifique qui donne chaque jour de si beaux résultats.

« C'est par de longs applaudissements que M. Léon Denis a été salué à la fin de sa belle conférence. »

Le Petit Méridional, Montpellier, 30 novembre.

« Hier, à trois heures, le célèbre conférencier, M. Léon Denis, a traité devant un nombreux auditoire réuni dans la Salle des Concerts du Grand-Théâtre, le fameux problème de l'« Au-delà ».

« C'est sous les auspices de la « Société des Études Psychiques de Montpellier » que cette conférence avait été organisée.

« Sur l'estrade, avaient pris place MM. Léon Combes, secrétaire général de la « Société des Études Psychiques de Montpellier », le Dr Lemoine et plusieurs membres de la Société d'Études Psychiques.

« Remarqué dans l'assistance : MM. Benoist, recteur de l'Université ; le colonel Frater, chef de l'état-major du XVIe corps ; Pierre Brun, conseiller municipal; Dastis, directeur des Postes et Télégraphes avec son inspecteur M. Dubarry et plusieurs professeurs des Facultés.

Le Dr Lemoine présente immédiatement le conférencier dont il fait un vif éloge, en rappelant ces ouvrages remarquables de : « Après la Mort » ; « Christianisme et Spiritisme ». Le problème de l'« Être et de la Destinée », dont M. Denis est l'auteur. M. Lemoine lui cède la parole.

« Dans une forme claire, nette et particulièrement suggestive, l'orateur traite des phénomènes psychiques sous leurs différents aspects. »

Suit un compte rendu élogieux qui comprend une longue colonne.

M. Léon Denis a fait ensuite deux conférences à Marseille, les 6 et 9 décembre. A la première, salle Boisselot, rue Montgrand, il était assisté par M. Arbori, inspecteur des finances, président et par le Dr Calmette, médecin inspecteur du XVe corps, qui a rang de général.

Le 13 décembre, conférence à Aix, à l'hôtel de ville. Nombreux auditoire. Présents, le Dr Bertrand, maire d'Aix et sa dame et plusieurs professeurs des facultés. Le 20, conférence à l'hôtel de ville de Carcassonne, organisée par la Société d'enseignement populaire. Le 25, à Bordeaux, deuxième conférence à l'Athénée. Sujet traité: *Le spiritisme aux premiers temps chrétiens.* Enfin, le 27, conférence à Périgueux, salle Combanaire, organisée par le groupe des études psychiques de cette ville et présidée par le dévoué professeur Viaud.

On voit, par le langage de la presse et par l'empressement du public, combien les idées spirites ont gagné de terrain depuis quelques années. J. E. T.

AVIS

M. Léon Denis nous prie d'informer nos lecteurs qu'il ne fait pas partie de la rédaction de la *Vie Mystérieuse*, parue ces jours derniers; l'article qui porte son nom a paru il y a plus de six mois dans d'autres publications.

M. Léon Denis a enjoint au directeur de cette Revue de faire disparaître son nom de la liste de ses collaborateurs.

EUSAPIA

DEVANT SES JUGES

On se souvient qu'il y a quelques années, l'Institut psychologique avait déclaré qu'il allait étudier les phénomènes de médiumnité pour en dévoiler les fraudes et arrêter cette folie spirite et ces croyances absurdes qui menaçaient de déséquilibrer tous les esprits. — On a attendu longtemps que la docte assemblée voulût bien faire connaître son opinion. Elle travaillait dans le silence et le mystère, et nul, en dehors des initiés, ne pouvait savoir ce qui se passait.

M. de Varigny, dans une de ses causeries qu'il fait paraître dans le journal le *Temps* (1), vient mettre un terme à cette longue attente, en nous annonçant que le rapport sur les expériences faites avec Eusapia est terminé : il a été établi par M. Courtier et, lorsqu'il aura été examiné par les savants qui assistaient aux séances, il paraîtra dans la Revue de l'Institut.

En attendant, voici, suivant M. de Varigny, un résumé de ce qui a été fait :

Eusapia a été examinée dans trois séries de séances : l'une de 13 séances en 1905 ; — la seconde de 16 en 1906 ; — la troisième de 14 en 1907-1908. Soit 43 séances, chacune ayant duré de deux à trois heures.

Les précautions les plus sérieuses ont été prises. Eusapia est entourée d'appareils enregistreurs — le fauteuil sur lequel elle est assise est placé sur une balance, — enfin deux contrôleurs, assis à côté d'elle, lui tiennent les mains et les pieds. Les séances ont eu lieu chez M. Youriévitch ou à l'Institut psychologique. Par conséquent, les salles ne sont pas truquées et il est probable qu'il n'y a pas eu de compères. Enfin, la plupart des faits ont été observés en pleine lumière.

Dans ces conditions, quels sont les phénomènes qui se sont produits ? Voici ce que dit à ce sujet le savant rédacteur du *Temps* :

M. d'Arsonval a constaté :

1° Qu'un guéridon a été soulevé en l'air à 0 m. 70 ou 0 m. 80 d'Eusapia. Il l'a saisi et, voulant le déplacer en l'air, il a ressenti une résistance extraordinaire aux mouvements brusques, — en quelque sens qu'il tirât ou qu'il poussât ; — l'objet cédait un peu aux mouvements lents.

2° M. d'Arsonval essaie de soulever un guéridon, et il ne peut y parvenir : « On le croirait, dit-il, cloué au parquet. » Quelques instants après Eusapia dit au guéridon : « Sois léger » et M. d'Arsonval le soulève facilement.

3° Le guéridon est soulevé sous la main de M. d'Arsonval, malgré la forte

(1) V. le *Temps* du 17 décembre 1908.

pression qu'il exerce, puis porté sur son épaule et replacé sur la table.

Le regretté Pierre Curie voit le guéridon partir du sol, se renverser en l'air et venir se poser, comme *attentivement guidé*, plateau contre plateau, sur la table voisine. Pierre Curie remarque la précision avec laquelle le guéridon arrive, sans toucher personne, en décrivant une jolie courbe.

M. Branly a vu des étincelles se former autour de la tête d'Eusapia.

M. d'Arsonval a senti des pressions exercées sur ses tempes.

M^me^ Curie a été saisie très fortement à l'épaule et on l'a secouée pendant nn bon moment.

M. Youriévitch a été le moins heureux. Au cours d'une séance il a été assez fortement pincé. Un autre jour, pendant qu'il était tranquillement assis, observant les expériences, on lui a arraché sa chaise sous lui : il est tombé, non sur la face, et s'est fait mal. Cet incident a dû amener dans la sérieuse assemblée une douce gaîté mêlée d'un peu d'appréhension, et chacun a dû se cramponner fortement à sa chaise pour ne pas subir le sort de M. Youriévitch. Mais il n'y avait rien à craindre : Eusapia, qui est un peu gavroche et qui aime la plaisanterie, s'est bornée à appliquer son grand truc au plus jeune membre de l'assemblée, et se serait gardée d'exposer les vieux savants à une chute qui aurait pu être pour eux très désagréable.

Il y a eu, en outre, pendant ces séances, nombre d'autres phénomènes : coups frappés, diminution du poids du médium, déchargement d'électroscopes à distance, etc., etc. MM. d'Arsonval et Curie ont vu des lueurs ayant vaguement la forme d'une tête ou d'une main.

Et maintenant, quelle est la conclusion? Nous la verrons *in extenso* dans le rapport. En attendant, M. de Varigny nous dit que la question « fraude » est posée en termes précis dans le rapport de M. Courtier. « Les assistants « sont victimes de fraudes dont on ne peut exactement limiter l'étendue. »

Ainsi, pendant 43 séances faites à d'assez longs intervalles pendant trois années, les savants expérimentateurs n'auraient rien vu et auraient été mystifiés par une vieille Italienne.

Pendant 43 séances, — bien que prévenus qu'Eusapia pouvait tricher, — ils n'ont pu découvrir aucune tricherie, aucune fraude, et ils ne peuvent pas nous expliquer comment opère cette fameuse illusionniste.

Comment ? Vous avez observé ce médium pendant 43 séances ; — vous l'avez placée dans des conditions toutes particulières; — vous l'avez entourée d'une quantité d'instruments enregistreurs ; — vous lui avez tenu les pieds et les mains ; — vous étiez prévenus qu'elle pouvait frauder de telle ou telle manière : et vous venez nous dire aujourd'hui que vous ne pouvez vous rendre compte comment elle a fraudé ?

Ce n'est pas admissible. Il est, je ne dirai pas de votre honneur, mais de votre intérêt, de recommencer vos travaux, et de nous donner la réponse

que vous nous avez promise. Et si vous ne pouvez trouver le truc d'Eusapia — qui peut-être bien n'en a aucun, — cherchez du moins ce fluide extraordinaire qui vous a fait assister à des actes de véritable féerie.

Il faut découvrir ce fluide qui détruit les lois de la pesanteur : — qui fait passer un guéridon par-dessus la tête des expérimentateurs stupéfaits; — qui colle ce meuble dans l'air de façon à ce qu'on ne peut l'attirer qu'avec les plus grands efforts ; — qui le fixe ensuite au plancher ; — qui le fait poser gracieusement comme un oiseau sur l'épaule du grave M. d'Arsonval, et qui lui fait ensuite reprendre sa place ordinaire parmi les meubles d'une maison bien tenue. — Enfin qui joue à M. Youriévitch ce vilain tour de lui enlever sa chaise et de le faire asseoir brutalement par terre.

Allons messieurs les savants à l'œuvre : il faut trouver ou les fluides ou les trucs.

Je crois que le jour où paraîtra ce rapport depuis si longtemps attendu ne sera pas un mauvais jour pour le spiritisme.

UN VIEUX SPIRITE.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE [1]

XXXIV

Influence des Invisibles dans l'histoire

V

Nous avons vu, dans les dernières causeries, que les événements qui ont eu une influence décisive sur la naissance et sur le développement de l'idée chrétienne, ont tous eu, pour point de départ, des manifestations psychiques. Je vais les rappeler en quelques mots.

Trois grands faits dominent les premiers jours du Christianisme :

1° Les apparitions du Christ à Marie de Magdala et aux disciples ;

2° Les apparitions du Christ aux disciples sur les bords du lac de Tibériade;

3° L'apparition du Christ à Paul sur le chemin de Damas.

Que l'on croie à la réalité de ces apparitions, ou qu'on ne voie en elles que des hallucinations de cerveaux surexcités ou malades, il n'en est pas moins vrai que ces faits existent, qu'ils ont seuls permis au christianisme de naître et de se développer, et qu'ils ont eu par suite des conséquences historiques indéniables.

(1) V. les n°s de la *Revue*, 1905, 1906, 1907, 1908.

1° Sans les apparitions et les manifestations diverses qui eurent lieu, à Jérusalem, le surlendemain du supplice du Golgotha, l'idée que le Christ, qu'on avait vu mourir sur la croix, pouvait encore être vivant, — cette idée ne serait jamais venue à aucun de ses disciples. Elle était absolument contraire à leurs croyances juives et à leur mentalité. Mais la certitude de cet étrange phénomène, une fois entrée dans les esprits, on était amené à croire qu'il n'avait pu être produit que par un Être supérieur à tous les hommes, par un fils de Dieu, et plus tard, dira-t-on avec saint Jean, par Dieu lui-même. C'est la progression naturelle que cette idée suivra dans les esprits depuis les premiers apôtres jusqu'au concile de Nicée qui affirmera la divinité de Jésus.

2° L'idée chrétienne allait, dès le début, rencontrer de grands obstacles. Le premier fut le départ précipité des apôtres qui, effrayés par les persécutions, abandonnèrent Jérusalem pour se retirer dans leurs montagnes. Ils ne les quittèrent qu'après une série de manifestations qui, par leur fréquence et leur caractère de certitude absolue, les décidèrent à revenir à Jérusalem et à commencer leur mission.

Il est évident, comme j'ai essayé de le démontrer précédemment, que si les disciples étaient restés sur les bords du lac à continuer leur métier de pêcheurs, il est évident, dis-je, que la croyance à la résurrection aurait disparu avec eux.

3° L'idée chrétienne, mal comprise et mal interprétée par les apôtres, va s'éteindre en Palestine. Elle est sauvée par Paul, qui, après sa vision de Damas, va la porter dans le monde romain. Si Paul ne s'était pas converti et s'il n'avait pas quitté la Palestine, l'idée chrétienne aurait été rapidement étouffée par l'idée juive.

***

Tels sont les trois grands événements qui sont la genèse de la croyance chrétienne, et qui vont amener la plus profonde révolution morale dont l'histoire fasse mention. Peut-on dire qu'ils ont été créés par des hallucinés ou des imposteurs ? — Non. — Ce ne sont pas des mensonges ou des rêveries qui peuvent s'imposer aux peuples, et donner naissance à une croyance qui va bouleverser le monde et qui domine encore aujourd'hui toutes les âmes évoluées. Il faut chercher à ces faits une cause plus sérieuse, — et, cette cause, c'est l'intervention des Invisibles. — Cette intervention, aux origines du Christianisme, est certaine, et nous la verrons se continuer chaque fois qu'il sera nécessaire de pousser l'idée en avant, et de débarrasser la route des obstacles qui pourraient arrêter sa marche.

Si on n'admet pas cette intervention, tous les événements historiques qui vont se succéder pendant les premiers siècles, et qui étaient contraires

à toutes les prévisions humaines, — tous ces événements sont inexplicables, on ne peut les comprendre, et la raison se refuse à croire que les hallucinations de quelques pauvres Juifs aient pu entraîner les masses, et jeter, dans les esprits, des convictions assez profondes pour les amener à renoncer à toutes leurs croyances, à braver les supplices et à faire le sacrifice de leur vie pour affirmer leur foi.

***

Après le grand règne d'Auguste, qui pendant quarante ans avait donné la paix au monde et avait vu s'épanouir les derniers génies de la littérature latine, l'Empire romain commence à entrer en décadence. A part quelques empereurs comme Trajan, Antonin, Marc-Aurèle qui, sous l'inspiration de savants jurisconsultes, promulguent des lois trop rarement appliquées, tous ceux qui revêtent la pourpre, pendant les trois premiers siècles, donnent l'exemple de la cruauté la plus raffinée et de la plus complète dépravation. Caligula, Néron, Vitellius, Commode, Héliogabale sont de véritables monstres dont l'extravagance dépasse l'imagination.

Les patriciens règlent leur vie sur celle des césars. Le sénat n'a plus aucune autorité. Quant au peuple il ne compte pas. Depuis l'abolition des comices par Tibère, il n'a plus aucune action, ni sur les élections des magistrats, ni sur les affaires publiques. Il passe son temps à applaudir les boucheries du cirque qui sont permanentes; et, après les spectacles de mort, il court aux représentations obscènes où des garçons et des filles, complètement nus, miment des scènes les plus audacieusement impures. Du haut en bas de l'échelle sociale, la corruption est arrivée à son comble. L'amour de la patrie, le respect de la famille, la croyance aux dieux, tous les nobles sentiments qui avaient fait si forte la Rome républicaine, tout avait disparu pour faire place à la recherche des satisfactions les plus brutales, au matérialisme le plus grossier. Tous les vices, toutes les aspirations malsaines, toutes les idées criminelles se transmettaient ainsi dans les familles. Les générations qui se succédaient n'ayant appris, pendant leur vie terrestre, aucun principe de morale, n'ayant acquis aucune idée généreuse, se réincarnaient avec tous leurs mauvais instincts, et rentrés dans un milieu vicieux, ne pouvaient faire aucun progrès. Les hommes de cette époque ne pouvaient pas plus progresser que n'ont progressé les sauvages que nous voyons encore au milieu de nous et qui, depuis un nombre incalculable de siècles, sont restés dans un état à peine supérieur à celui de la brute.

Et cela se comprend. — Si des êtres évolués ne s'incarnent pas au milieu des esprits arriérés, ou si ces derniers n'entrent pas en relations avec des hommes plus civilisés, ils ne peuvent faire aucun progrès, ou, du moins, ces progrès sont si lents qu'il est difficile d'en tenir compte. Les esprits

encore enfants ont absolument besoin d'être instruits et guidés par des esprits — incarnés ou désincarnés — plus avancés qu'eux.

***

Or, depuis longtemps, les philosophes, les penseurs, les poètes, les grands instructeurs qui avaient rayonné dans les siècles précédents, ne se réincarnaient plus parmi les peuples gangrenés par la corruption la plus complète. Par contre, tous les mauvais, — depuis le patricien jusqu'au dernier des esclaves, — se hâtaient, dès qu'ils le pouvaient, de revenir sur la terre. — Trop arriérés pour se rendre compte de leur situation, trop pervertis pour écouter les conseils qui pouvaient leur être donnés, ils se laissaient attirer par la matière, et venaient reprendre un corps, les uns espérant pouvoir recommencer leur vie de débauches, les autres espérant pouvoir se venger des injustices et des maux de toutes sortes dont ils avaient souffert.

Dans ces conditions, je le répète, tout progrès était impossible. La décadence ne pouvait que s'accentuer chaque jour davantage, et ce qui restait des civilisations grecque et romaine était appelé à disparaître comme avaient disparu les anciennes civilisations de l'Égypte, de la Perse et de la Chaldée.

Pour arrêter cette décadence de l'esprit humain, il fallait une révolution complète dans les idées, il fallait changer la moralité des hommes, et les amener à avoir une conception aussi exacte que possible de leurs droits et de leurs devoirs, du rôle qu'ils étaient appelés à jouer sur la terre, de l'avenir qui leur était reservé. Le Christ et les Esprits d'élite qui continuèrent son œuvre accomplirent cette révolution.

Ce ne furent plus des philosophes qui vinrent reprendre le flambeau de la civilisation. Ce furent des hommes simples qui, laissant de côté toutes les spéculations métaphysiques qui avaient été impuissantes pour améliorer les masses, se contentèrent de s'adresser aux cœurs et d'enseigner une morale que le Maître avait résumée dans ces quelques mots : « Aimez-vous les uns les autres. »

***

Pendant que toutes les vertus sociales et familiales s'éteignaient une à une, pendant que toutes les forces morales qui constituent la dignité humaine disparaissaient de la société romaine, il se formait lentement, dans les classes les plus basses de cette société, un courant d'idées qui allait faire renaître ces vertus, et donner un sens pratique aux principes de morale que le Christ avait formulés dans son sermon sur la montagne. Ces idées avaient fait du chemin depuis le Christ et ses apôtres, et depuis que Paul s'était embarqué à Séleucie pour apporter au monde romain les paroles du Maître.

J'ai déjà parlé de l'œuvre immense du grand inspiré (1). Après lui les églises se multiplièrent ; des groupes, ayant entre eux des relations suivies, s'organisèrent sur une foule de points, et les chrétiens, quoique encore sans influence et ne pouvant jouer aucun rôle dans l'État, formaient déjà une petite société très unie composée d'hommes énergiques et dévoués et qui ne demandait qu'à grandir.

C'est Constantin qui va mettre entre ses mains les armes qui lui permettront de lutter contre les Barbares, de s'en rendre maître, et d'arriver à en faire les serviteurs de l'Église.

***

C'est par l'édit de Milan, la réunion des évêques au concile de Nicée, et l'abandon de Rome pour aller à Constantinople que Constantin donna à l'Église toutes les facilités, toutes les forces nécessaires pour se constituer et commencer sa mission.

L'édit de Milan proclamait la liberté de conscience, — rendait aux chrétiens les biens qui leur avaient été enlevés, — donnait au clergé une autorité qui allait grandir tous les jours, — et imposait une série de mesures humanitaires toutes inspirées par les principes chrétiens.

Le concile de Nicée proclamait la divinité du Christ.

Enfin la translation à Constantinople du siège de l'Empire allait permettre à l'Évêque de Rome d'augmenter son autorité, et de devenir le chef tout puissant de l'Église.

J'ai longuement développé (2) les conséquences de ces actes qui étonnèrent si profondément le monde romain, et qui étaient si opposés au bien de l'État, aux idées et aux intérêts de l'Empereur.

Ils étaient absolument contraires à sa politique ; ils ne pouvaient que lui aliéner les patriciens et le peuple, et soulever contre lui la haine et le mépris des Légions. Aucune considération ne put arrêter Constantin, qui depuis la première vision qu'il avait eue, à la tête de son armée, se trouva inconsciemment sous l'influence des Invisibles pour toutes les questions qui devaient favoriser l'établissement du Christianisme. En dehors de ces questions, il se montra, pendant toute sa vie, cruel et fourbe, et la morale évangélique n'eut jamais la moindre influence sur lui.

Constantin fut un instrument dont les directeurs de l'humanité se servirent pour travailler à la grande évolution morale qu'ils avaient pour mission d'accomplir.

(*A suivre.*)

SENEX.

(1) V. Causerie IV.
(2) V. les Causeries, VI, VII, VIII, IX et X.

Le désastre de la Sicile et de la Calabre

Il y a quelques jours, dans Messine et Reggio, ces cités opulentes, dont les monuments superbes, les palais de marbre et les villas somptueuses s'étalaient dans un décor féerique ; dans ces sites merveilleux qui ne respiraient que beauté, joie et poésie ; sur ces côtes enchantées de la Sicile et de la Calabre, parsemées de coquets villages enfouis dans des champs d'orangers; où mer et ciel confondaient leurs sourires et leur azur, où ne soufflaient que des brises embaumées ; il y a quelques jours, dis-je, régnait, dans ce coin de paradis terrestre, une vie active et laborieuse, une vie intellectuelle et artistique, mais surtout, — malgré les leçons terribles du passé, — une vie insouciante et heureuse. Sur cette terre ensoleillée et bénie que l'hiver ose à peine effleurer de son aile glacée, on célébrait Noël : Noël, la fête du monde ! Noël, la fête du Sauveur, la fête de la renaissance et de la vie ! — Quelle joie profonde dans les familles ! Avec quel redoublement d'amour les mères pressaient leurs enfants sur leur sein ! Quels confiants et riants projets formaient les jeunes gens ! Quels doux serments échangeaient les fiancés ! Quels tressaillements joyeux dans les âmes enfantines ! Quels rêves de tendresse dans le cœur des vieillards ! Et puis à cette fête allait bientôt succéder la fête de l'an nouveau. Fêtes sur fêtes qui, dans leur chaude étreinte, rapprocheraient les cœurs, comme le bal tournoyant rapproche les danseurs dans sa ronde éperdue. Aussi comment, dans ces âmes, remplies d'allégresse, y aurait-il eu place pour les idées lugubres de souffrance et de mort? Hier on rendait grâces à Dieu de tout le bonheur de la veille, pourquoi, ce soir, n'irait-on pas s'endormir en rêvant au bonheur de demain ?

Pourquoi ?.... Hélas ! la nuit de ce jour n'était pas achevée que soudain une horrible et formidable secousse faisait trembler la terre, et déchirait et ruinait tout l'attrayant décor qui la parait, faisant éclater et couvrant à la fois, dans le fracas et la poussière crépitante des bâtiments renversés, les cris d'épouvante et de douleur des malheureux habitants.

A Saint-Pierre, il avait suffi d'un court instant pour plonger dans le silence de la mort toute une population qui n'avait pas même eu le temps d'être terrifiée. Mais là, c'est à l'heure où, subitement éveillés, les habitants se sentent pleins de vigueur et de vie, que les maisons, les monuments, les palais s'écroulent. On cherche à fuir éperdu : un pan de mur, une poutre énorme chancelle, écrasant les uns et blessant les autres, ensevelissant vivantes, mortes ou décimées, des familles entières, en les mutilant atrocement, enlevant la vie ou la raison à quelques-uns, et ne les laissant à quelques autres que pour décupler leurs pertes et leur douleur. Mais on fuit toujours, on fuit les ruines où maintenant s'allument d'effrayants incendies ; on veut

gagner le port, s'assurer à tout prix une chance de salut : aussitôt une vague immense, colossale, déferle impitoyable sur les quais, dans les rues, et balaye les fuyards. — Vision maudite, scènes infernales que Dante lui-même n'eût pas osé rêver !

Et pour comble d'horreur les survivants du désastre, pleurant sur leurs ruines leurs blessés et leurs morts, ont encore à se défendre contre des hordes de pillards, de voleurs et d'assassins : des hommes ! des frères !! Aussi entendez-vous leur cri de détresse et de désespoir : — Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'avons-nous donc fait pour que vous nous frappiez nous et les nôtres si cruellement ? Est-ce à votre colère, est-ce au hasard, à la fatalité sombre et sans pitié que nous devons un coup aussi effroyable ? Quels crimes ont commis nos faibles femmes et nos enfants innocents, les enfants pour être torturés et broyés sous les yeux de leurs mères, et les mères sous les yeux de leurs enfants ? Où sont, Seigneur, votre justice suprême, votre justice immanente et votre miséricorde infinie ?

Pauvres frères, sur vous nous pleurons, et avec vous nous pleurons vos blessés et vos morts. Vous n'êtes pas seuls frappés ; nous le sommes avec vous, et nous sentons le besoin de nous joindre à vous pour gravir le même calvaire, pour vous aider à porter votre croix, pour vous aider à prier. Maintenant l'amer sacrifice est consommé : recueillez-vous et vous sentirez près de vous, prêts à vous soutenir et vous consoler, les âmes invisibles de vos chers disparus, et l'espérance avec le calme et la saine raison renaîtront dans vos âmes endolories. Alors vous comprendrez que le Dieu juste et miséricordieux n'a pas et ne peut avoir de colère, que les souffrances ne sont que des épreuves ou les conséquences de nos fautes, que la mort est un simple phénomène qui cause la séparation des corps matériels et non des âmes ; qu'en un mot, loin de descendre à la mort et dans les ténèbres, nous montons indéfiniment à la lumière et à la vie. Vous comprendrez ainsi que vous n'êtes pas les victimes du hasard, au sens communément attaché à ce mot, car le hasard, écrivait récemment un de nos plus vieux savants (1), qui cependant déclare appartenir au monde positif, « ce n'est pas l'absence de toute loi, comme le croyaient les anciens, ce n'est pas la loi inconnue, comme on le dit quelquefois. Le hasard est autre chose que le nom que nous donnons à notre ignorance, sans quoi, il n'y aurait pas de calcul des probabilités ; on ne pourrait parler des lois du hasard, et les compagnies d'assurance feraient faillite.

« Il nous fallait une meilleure définition. Les effets que nous attribuons au hasard sont ceux qui sont dus à de très petites causes multiples et complexes, qui, isolées, n'auraient produit que des résultats insignifiants et qui ne deviennent efficaces que par leur accumulation. »

(1) Henri Poincarré. *Matin* du 25 novembre.

Non, il n'y a pas de hasard. Chacun de nous tisse sa destinée morale et travaille en même temps consciemment ou inconsciemment à la destinée de ses frères. Que nous le voulions ou non, nous sommes tous solidaires. Dans la société, le savant, le commerçant, l'industriel travaillent à leur propre fortune en même temps qu'à la prospérité commune ; ou bien, s'ils dirigent mal leurs affaires, ils courent à leur ruine et entraînent celle de leurs auxiliaires ou compromettent tout au moins gravement leurs intérêts. De même, c'est en faisant le bien aux autres que nous trouvons notre récompense et en faisant le mal que nous préparons notre châtiment. Chacun récolte ce qu'il a semé. Tous tombent et tous se relèvent. Et ceux qui se sont relevés, se souvenant qu'on leur a tendu la main, la tendent à leur tour à ceux qui sont tombés, et chacun poursuit, sur l'échelle des multiples existences, l'ascension pénible mais continue et indéfectible qui conduit l'âme au progrès et au bonheur.

Il n'y a pas de privilégiés, pas d'élus, pas de maudits ; il n'y a que des hommes libres, mais cette liberté est toujours bornée ici-bas par notre ignorance plus ou moins grande des lois de la vie et des lois de l'esprit.

Nous avons eu l'occasion de montrer, à propos du désastre de Saint-Pierre, que les populations avaient été averties du danger qu'elles couraient. Nous pouvons répéter la même observation pour la Sicile et la Calabre. Sans remonter le cours des siècles, chacun a présent à la mémoire le récent désastre de 1905. La nature, d'ailleurs, n'a-t-elle pas eu soin de placer dans ces séduisants mais dangereux parages de véritables sémaphores : l'Etna et le Stromboli, dont on peut dire que la menace est perpétuelle.

— Qui donc a conduit à leur perte, à leur ruine les habitants de Messine, de Reggio et de tous les pays dévastés par le fléau ? Qui donc ? — Chacun, croyez-le bien, est allé où l'a conduit sa destinée. Mais ne dites pas que c'est uniquement à la mort ou à la perte d'êtres bien aimés. La mort ne frappe que les corps de chair dont les éléments retournent à la terre ; mais elle laisse subsister les âmes dans leur pleine individualité. Qui d'entre nous, dans sa vie, n'a pas eu au moins une preuve de cette immortalité ?

— Ah ! direz-vous, mais pourquoi nos morts, ces vivants de l'au-delà comme vous les appelez, ne sont-ils pas venus avertir leurs familles du péril qui les menaçait et les en prévenir ? — Hélas ! combien auraient ajouté foi à cet avertissement ?

Qui sait d'ailleurs si quelques-uns ne l'ont pas reçu ? — Écoutez en effet ce cas touchant qui est rapporté dans le *Matin* du 10 janvier par son envoyé spécial, Antonio Scarfoglio :

« Le soldat Francesco Gatto, se trouvant à Naples, avait connu autrefois une jeune Sicilienne, domestique chez le capitaine en retraite Facciola. Il l'avait aimée, car c'est le destin des soldats et des bonnes de s'aimer, et ce

n'est que dans les larmes qu'il l'avait quittée pour venir à Naples terminer son service militaire, mais la distance n'avait fait qu'augmenter leur amour et ils attendaient le mois de mai pour se marier et voir leur bonheur accompli.

« Ils s'écrivaient des lettres tendres mais graves, comme il sied à des gens qui vont commencer ensemble une nouvelle vie destinée à durer jusqu'à la mort. Ils étaient jeunes, sains et forts, et leur bonheur allait s'épanouir avec les roses nouvelles ; mais le tremblement de terre est venu casser les tiges des fleurs du désir.

« Le soldat connut son malheur à Naples très tard.

« Il envoya une dépêche pour demander des nouvelles de Menichella, sa fiancée, mais il attendit en vain une réponse. Du tombeau qui s'était ouvert sous les pieds d'une ville tout entière, aucune voix ne se leva pour lui répondre.

« Puis la première alerte commença à sonner dans les rues d'Italie, lancée par le torpilleur *Spiga*, qui avait télégraphié une nouvelle lugubre. Le jeune homme frissonna, attendit encore une journée, enfin partit.

« Après quarante heures, il toucha Messine.

« Lorsque lui apparurent le morne paysage et les maisons écroulées, son cœur trembla. Était-il possible que sa petite amie ait été sauvée ? Peut-être était-elle une épave sur la mer des ruines !

« Si Menichella l'aimait vraiment, elle devait avoir survécu. Il chercha, s'informant partout.

« La maison du capitaine Facciola, rue Scotto, était tombée, détruite, les habitants morts, la bonne disparue.

« Pendant des heures, il attendit sur les quais, espérant la voir passer avec son pas hautain et royal. Il explora les campements, il jeta des appels.

« Dans la nuit noire, il n'eut que la réponse des chiens qui aboyaient, se régalant des cadavres. Elle était morte !

« Sa douleur éclata à la fin et il pleura comme un enfant. Il pleura longuement son bonheur perdu à jamais, il s'endormit ainsi les paupières fatiguées de pleurer, les nerfs cassés. Et il rêva. La jeune femme était seule à une fenêtre, tandis que la maison brûlait. Il la voyait revêtue de la robe qui lui plaisait, les cheveux noirs en casque sur le front, et, voyant les flammes qui touchaient ses vêtements, elle appelait, épouvantée, son fiancé : « Au secours ! Francesco ! Au secours ! Sauve-moi ! »

« Le pauvre amoureux se dressa tout à coup et il sauta du lit, sortit de la tente dans la nuit froide et noire, escalada les montagnes de plâtras, parmi les pierres qui s'écroulaient.

« Il arriva au camp de la place San-Martino, alla à la tente du lieutenant, força la main à la sentinelle, réveilla le lieutenant Vittorio Gallo et lui cria : « Il y a encore un vivant, sauvez-le ! »

« Puis il conta son rêve avec des phrases entrecoupées par des sanglots, arrosées de larmes désespérées.

« L'officier lui demanda : « As-tu frappé contre les ruines ? » Le soldat répondit : « Je n'ai entendu aucune voix, mais la jeune fille est là-dessous, mon lieutenant. J'en suis sûr. Pourquoi m'aurait-elle appelé ? Pour l'amour que vous avez pour votre fiancée si vous en avez une ! Pour vos enfants si vous êtes père, je vous en conjure venez ! » Et il s'affaissa sans connaissance.

« L'officier, ému, céda. Il releva Francesco Gallo et une équipe de secours partit, conduite par l'amoureux.

« Ils arrivèrent devant la maison effondrée et le jeune soldat, en mettant tout son amour dans son cri, lança l'appel suprême : « Menichella ! au nom de notre amour, réponds-moi ! »

« Du cœur des ruines, une voix, une véritable voix, sortit cette fois, prononçant les mots : « Je suis vivante ! Délivrez-moi ! »

« Après sept heures de travail acharné, ils l'ont sauvée, mettant leur vie en danger ! Menichella Spadaro est sortie du tombeau à midi précis. Elle était blanche et rose, comme si elle revenait d'une promenade ; elle était en chemise et avait seulement les pieds un peu glacés.

« En pleurant, elle a embrassé son fiancé et a raconté qu'elle se souvenait parfaitement du tremblement de terre.

« Seulement, après l'événement fatal, elle avait perdu connaissance et n'était revenue à la vie que quelques heures avant.

« A deux heures du matin, elle se souvenait avoir pleuré en se réveillant et avoir appelé son fiancé.

« Ce merveilleux cas de télépathie a été contrôlé par les Drs Spinelli Bonini et Calligaris, qui ont soigné la jeune fille.

« Quand je suis parti, Francesco Gallo discutait avec animation et avisait avec Menichella Spadaro aux moyens de recouvrer quelques bribes du trousseau de sa fiancée, enseveli sous les ruines. »

Eh bien ! si l'âme d'une personne vivante peut ainsi se dégager de son corps pour répondre à l'appel d'un être aimé, n'est-il pas logique de croire que les âmes complètement dégagées de vos chers disparus peuvent aussi et plus facilement encore vous entendre et vous répondre. Laissez donc aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ; c'est-à-dire laissez à ceux qui ne croient qu'à la terre le soin de rendre à la terre ce qui lui appartient. Oui, vous qui voulez croire parce que vous aimez, élevez plus haut vos cœurs : *Sursum corda !* et vos chers invisibles accourront à vous pour vous consoler et se consoler eux-mêmes ; et un jour viendra où tous nous nous réjouirons ensemble à la pensée que de cet immense malheur sera né un immense bien. Tous les peuples de l'Europe, qui sont accourus, dans un admirable élan de

solidarité, au secours de leurs sœurs de l'Italie, se tendront fraternellement la main, malgré leurs diplomates et leurs canons, comme l'ont fait déjà les marins italiens, russes, anglais et français, et ils réclameront la réduction des armements, en attendant de proclamer la fondation des États-Unis d'Europe.

Alors, tout le temps, tout l'or et toutes les forces intellectuelles que l'on dépense aujourd'hui à étudier les moyens les plus efficaces de s'entre-détruire et à dépasser en horreur les plus grands fléaux de la nature, on les consacrera au travail autrement utile et moral de la réforme de l'éducation, ainsi qu'à l'étude des mystérieux et passionnants problèmes de l'âme et de sa destinée, en vue d'un présent moins troublé et d'un avenir plus haut et plus glorieux, dont déjà les nuits étoilées nous font pressentir les inénarrables splendeurs.

ALGOL.

Le Spiritualisme expérimental et la Pensée contemporaine

Depuis quelque temps le spiritisme est à l'ordre du jour. Critiqué par les uns, défendu par les autres, tout le monde en parle, et l'intérêt général qu'il suscite est la meilleure preuve de son importance. Si c'est là un problème épineux et gros de difficultés, il apporte par les perspectives qu'il nous ouvre, par les espérances qu'il engendre, une excitation suffisante aux langueurs de notre esprit, toujours très paresseux quand il s'agit pour lui de se déprendre de ses habitudes acquises. Par suite d'une longue fréquentation avec des idées chères notre intelligence, bien loin de s'assouplir, devient rigide ; au lieu de devenir accueillante, de s'ouvrir à toute idée neuve pour l'examiner et la retenir si elle est féconde, c'est souvent *à priori* et sans nul contrôle qu'elle la déclare inacceptable.

C'est ainsi que par beaucoup a été accueillie l'idée spirite.

Derrière nos délibérations qui paraissent les plus désintéressées, dans nos décisions que nous jugeons les plus fermes, parce qu'elles nous semblent reposer sur des jugements calmes et froids, se dissimulent les influences occultes de l'inconscient. Nous sommes sincères dans nos affirmations, nous croyons être libres alors qu'à notre insu et depuis longtemps nous avons les mains liées. Nos préjugés scientifiques ou philosophiques, nos préoccupations religieuses sont là au dedans de nous-mêmes, et, par suite de leur longue intimité, ces idées parasitaires accaparent à leur profit l'activité de notre âme ; finissent par la tenir en tutelle ; exercent sur elle une pression accablante, en lui dictant toutes les démarches de notre vie intel-

lectuelle et morale. Qui pourrait dire l'influence de notre éducation première ? Ceux qui ont pour mission d'élever la jeunesse le savent bien : de là cette rivalité entre religieux et laïques pour mettre leur empreinte sur le cerveau des jeunes générations. Nos premières amours et nos premières haines sont les plus tenaces ; peut-être parce qu'elles se confondent avec nos premières illusions qui sont bien le meilleur de notre vie ; et le vieillard d'Horace, amoureux du temps passé, sera éternellement vrai. Il n'y a pas que les événements extérieurs que nous regrettons, car il nous arrive parfois de nous attendrir sur nos états d'âme de jeunesse, sur ces caprices d'imagination qui remplaçaient pour nous les idées graves et dans lesquels nous avions une si superbe confiance. Nos premières incursions dans le domaine de la pensée ont été pour nous une cause d'émerveillement ; c'est sur ces premières découvertes, que nous jugions définitives, que nous avions fondé nos espérances, notre moralité, notre foi, peut-être ; et nous ne pouvons croire que ces conceptions qui nous paraissaient si attrayantes n'étaient que des crochets peints sur le mur : supports bien fragiles, par conséquent, et auxquels nous ne pourrions accrocher que des illusions. Nous mouvant sur le plan physique où règne la logique humaine, c'est à elle que nous devons avoir recours pour nous guider dans la recherche de la vérité. Or, notre logique n'est que le rythme de notre esprit essayant de scander l'univers ; ce sont des vues qu'il a prises sur le réel qui s'écoule sans cesse et qu'il faut bien retenir pour essayer de le comprendre. Les concepts qu'elle nous fournit ne sont donc que des relais nécessaires pour notre pensée toujours haletante. L'intellectualisme outrancier, celui qui voudrait nous imposer comme des vérités éternelles et immobiles des notions qui résultent simplement des habitudes de notre esprit, crée un mirage trompeur, en nous proposant comme expressions de la Vérité Éternelle les symboles mêmes de notre impuissance à saisir l'univers dans sa réalité profonde. Et voilà pourquoi, en creusant au-dessous de tous les préjugés de surface, on en découvre un plus fort que tous les autres, enraciné jusque dans les profondeurs de notre cerveau : celui qui consiste à opposer la logique étriquée, stagnante et fragmentaire de notre raison à la Logique Éternelle qui est unité, mouvement et vie.

Si notre logique n'est qu'une œuvre transitoire de notre esprit, elle constitue cependant une armature bien articulée qui sert de support à toute notre vie intellectuelle. Si, par l'intuition, il nous arrive de dépasser les horizons bornés qu'elle nous présente pour jeter un regard dans ces régions plus calmes et plus sereines où le temps et l'espace ne règnent plus en maîtres, c'est à nos risques et périls que nous nous aventurons ainsi dans une zone inconnue loin du terrain solide des expériences de notre entendement.

Si notre logique est impuissante à nous renseigner sur la nature intime

de l'univers ; si ceux qui s'y confient aveuglement font preuve d'une sagesse retardante, que dire de ceux qui n'ont que des conceptions métaphysiques à opposer à des théories nouvelles ! Si la logique peut être considérée comme le roman de notre esprit s'exerçant sur le monde, c'est du moins un roman vécu, œuvre à la fois de notre liberté et de la nature. C'est à l'aurore même de l'humanité qu'elle s'est formée, elle est née en même temps que notre cerveau dont elle semble avoir suivi tous les contours, car dans chacun de ses replis nous trouvons la trace de toutes nos démarches intellectuelles. Il n'en est pas de même pour la métaphysique. C'est un roman idéal et si elle est obligée, en vertu même de notre constitution d'emprunter quelque chose au monde sensible, il semble que ce soit là un minimum et comme un lest trop lourd dont elle a hâte de se débarrasser pour s'élancer dans les régions du rêve. La métaphysique n'est qu'une logique évidée dont on n'a gardé que les lignes extrêmes, contours si fragiles que souvent elles se brisent au simple contact de l'expérience. Sans doute, le rêve a sa réalité ; mais c'est une réalité qui n'est pas de ce monde.

Et cependant, c'est bien de la métaphysique pure que l'on objecte à la simple possibilité du spiritisme : ce sont ces esquisses toujours retouchables de notre intelligence que l'on oppose à une doctrine qui ne demande qu'à être contrôlée et à faire ses preuves. C'est bien au nom d'une certaine métaphysique que le matérialisme déclare que la matière étendue et pondérable est génératrice de la pensée et de tous les phénomènes psychologiques de notre vie supérieure et qu'il ne peut rien rester de nous-mêmes quand notre corps, véhicule même de la vie, disparaît.

Le philosophe spiritualiste fait, lui aussi, de la métaphysique quand, après avoir tranché dans le vif de notre âme, après l'avoir disséquée, il l'oppose au corps, sans expliquer comment elle pourra jamais le rejoindre.

C'est encore une métaphysique plus fantaisiste, celle invoquée par le croyant quand il oppose ses dogmes intangibles à des croyances qui dérangent son orthodoxie, en lui faisant toucher du doigt l'action simple des forces naturelles, là où il voyait des interventions miraculeuses.

Ces préjugés sont autant de tares et de stigmates pour l'esprit qui paralysent son activité. Ce sont eux qui nous font porter sur la nature, sur ses puissances et aussi sur ses impuissances, des décrets que nous dotons, dans notre foi naïve, d'une valeur absolue, sans nous douter que nous tombons ainsi dans un dogmatisme étouffant qui prétend enclore dans des formules logiques une Vérité essentiellement mouvante.

Ce qu'il faut exiger de ceux qui veulent résoudre le grand problème de notre destinée individuelle, c'est de l'aborder avec une âme impersonnelle ; de faire ce qu'exigeait Descartes pour la recherche des vérités générales : « table rase » de nos opinions les plus chères ; ce qu'il faut, c'est agir dans

l'humilité d'une raison dont les jugements sont toujours réformables mais dont la mission est d'aider l'esprit, ce dieu intérieur qui sommeille au dedans de nous, mais qui ne demande qu'à se réveiller et à manifester toujours davantage son action créatrice. Voyageurs attardés sur une planète obscure nous devons comprendre que le meilleur de nous-mêmes est le résultat d'efforts laborieux et que nos forces sans cesse défaillantes n'ont pu conduire notre esprit toujours haletant dans un lieu de repos définitif. La vie est un écoulement perpétuel : pour elle il n'y a ni commencement ni fin, car sa trame mystérieuse est en dehors du temps et de l'espace. Notre vie intellectuelle n'est qu'une manifestation de cette Vie Unique qui ne peut être fragmentée et que notre pensée ne doit pas asservir. Les catégories de notre entendement ne sont donc pas des lois d'airain immuables et éternelles, mais l'expression révélatrice et non définitive d'une Vérité ineffable dont le dernier mot ne sera jamais dit. Si notre raison semble ne pouvoir se soustraire à ces principes directeurs, c'est qu'une longue suite d'expériences les a consolidés et pour ainsi dire cristallisés à la surface de notre âme : ils sont devenus l'état habituel de notre esprit. Mais les difficultés qu'ils lui suscitent, les contradictions qu'ils soulèvent prouvent que ce ne peut être là sa manifestation définitive. En un sens, ces lois psychologiques constituent bien pour nous le réel ; mais comme l'évolution est créatrice ; comme c'est en se déroulant sans cesse que la vie se manifeste, ce réel n'est pas un point fixe, mais bien une limite toujours fuyante de notre pensée qui, dans son désir de progrès, ne doit pas s'attarder dans une contemplation stérile et décevante, mais, déjà, dans ce présent qui ne peut la satisfaire, doit se pencher vers un avenir intellectuel plus lumineux. C'est pourquoi, ceux qui espèrent trouver dans des conceptions statiques des formules immuables se trompent lourdement : ce qui importe, c'est de dégager l'âme de vérité qui se dissimule derrière ces formules. Si nous appuyons avec tant d'insistance sur ce relativisme de la connaissance c'est pour démontrer que l'extraordinaire ne doit pas nous paraître impossible. Les inventions de nos savants modernes seraient apparues comme des œuvres diaboliques à certains esprits crédules des âges antérieurs. A nous, elles nous apparaissent comme des applications rationnelles de principes très simples empruntés à la nature.

Dans l'étude du grand problème spirite, nous devons donc tout d'abord abandonner nos habitudes d'esprit routinières pour nous faire du mouvement et des forces de la nature une conception plus exacte. Pour cela, il est nécessaire d'opérer des détachements qui seront peut-être douloureux car il faudra renoncer à des idées chères et qui pour nous représentent peut-être nos premières amours et nos premiers enthousiasmes. Mais l'importance du problème mérite ce sacrifice.

Si le problème de la vie est un épineux problème qui échappe à l'analyse philosophique comme aux investigations scientifiques, celui de la mort, qui en découle, est aussi déroutant mais plus passionnant encore, car il nous cause plus d'angoisse. Quelle que soit la nature intime et mystérieuse de la vie, nous la sentons palpiter au dedans de nous-mêmes, nous en éprouvons les bienfaits, sa douce chaleur nous anime, elle frissonne à travers notre être comme à travers l'univers entier. Ce qui nous intéresse, c'est justement de savoir si nous pourrons la retenir ; si elle constitue un capital acquis et inaltérable ; si c'est un don définitif et sans repentance ; ou si elle n'est pas plutôt un bienfait passager que nous avons, sans doute, pour mission de faire fructifier, mais qui peut nous être brutalement enlevé sans que nous ayons à nous plaindre de la perte de ce don que la nature, généreuse pour la race mais avare pour l'individu, nous avait conféré pour un temps limité. Si ce désir de survivre à notre vie présente est encore, comme quelques-uns le veulent, une forme délicate d'égoïsme, cet égoïsme est tenace car la majorité des humains ne peut y échapper. Voilà pourquoi l'humanité n'a jamais cessé de reprendre ce formidable problème, sans jamais se lasser, malgré ses insuccès et son incertitude toujours renaissante. Et tandis que les uns, confiants dans les aspirations de leur cœur bien plus que dans la solidité de leur métaphysique, ont conclu à l'existence d'une vie future, d'autres, non moins nombreux, n'ont pas été convaincus et, dans le pessimisme de leur pensée découragée, ont conclu à l'anéantissement total de l'individu.

Mais voilà qu'aujourd'hui la même question est reprise sous une forme nouvelle : ce n'est plus à la métaphysique ni aux affirmations de la croyance religieuse que l'on fait appel pour éclairer ce mystère, mais à l'expérience, à la science, cette reine du monde, qui d'un pas très sûr quoique très lent, s'avance à la recherche de la vérité. Beaucoup se demandent si ce n'est pas là une œuvre stérile ; si ce n'est pas tenter l'impossible que de chercher une solution à un problème insoluble. C'est justement la question qui se pose de savoir si le problème est insoluble. Sans doute, ce serait plus que téméraire, ce serait aller à un échec certain que de s'aventurer dans une direction opposée à celle de la Philosophie, de la Science ou même de la Religion. Il n'en est pas ainsi ; car si certaines données philosophiques, scientifiques ou religieuses contredisent les principes du spiritisme, ce ne sont là que des systèmes particuliers dont les enseignements sont toujours réformables.

Si donc, l'on pouvait démontrer que rien dans la pensée contemporaine ne s'oppose aux affirmations du spiritisme, ce ne serait là, sans doute, qu'une preuve purement négative mais suffisante pour mettre en contradiction avec eux-mêmes ceux qui, dans leur ignorance, s'appuient sur cette

même pensée pour les condamner. Un sage agnosticisme s'imposerait pour le moins à ceux qui n'ont pas la naïveté de se croire en possession d'axiomes éternels et intangibles mais qui, mieux informés, savent que nos idées toujours troubles ont besoin d'être clarifiées.

Il y a donc lieu d'examiner quelle est, au point actuel de son évolution, l'attitude prise par l'esprit humain, pour voir s'il ne répugne pas aux principes du spiritisme. Si l'accord existe nous pourrons déclarer que la voie est libre et le spiritualisme expérimental possible.

***

Il existe, il est vrai, une philosophie matérialiste qui s'oppose au spiritisme par son principe même. Pour elle, la matière seule est réelle, l'âme n'existe pas, la croyance à l'immortalité n'est qu'un rêve tenace et l'expression d'une foi depuis longtemps dépassée. Les procédés de cette philosophie qui prétend faire de la pensée une sécrétion du cerveau sont un peu simplistes, et aujourd'hui, le naturalisme nous donne de ses doctrines une solution plus élégante. En effet, les partisans de cette doctrine déjà bien vieillie, ne songent pas que c'est avec leur raison qu'ils dissertent sur la matière avec tant d'assurance; que leurs affirmations matérialistes sont pleines de psychologie et que, semblables à ce roi légendaire qui ne pouvait toucher à aucun corps sans le transformer en or pur, par une sorte d'ironie de l'esprit qui toujours se venge de nos blasphèmes, ils ne peuvent toucher à la matière sans y mettre quelque chose de leur âme.

Aussi, une psychologie mieux informée se montre-t-elle plus réservée, se gardant bien de traiter avec tant de désinvolture l'épineux problème de la survie. Pour elle, l'âme n'est pas une entité, une monade distincte ; elle n'est qu'une somme de fonctions constamment liées à des conditions physiques. Par conséquent, il serait téméraire de concevoir l'élément psychique comme quelque chose d'indépendant qui serait avec ou dans le corps, mais bien comme immuablement lié à notre existence corporelle. Et tout nous porte à croire que du jour où notre organisme se désagrège, notre âme s'abîme avec lui dans le néant ou plutôt est ressaisie et emportée par le grand courant de vie universelle, semblable à ces nymphes et ces dryades de la Grèce antique qui s'évanouissaient quand mouraient les chênes et les cyprès sacrés qui leur servaient d'asile. L'immortalité que ces penseurs nous proposent est celle de la survivance par nos œuvres. Nous devons espérer que quelque chose de notre âme ne passera pas ; que notre amour et notre pensée ne tomberont pas tout entiers dans l'abîme de l'oubli. Longtemps, peut-être, ces vertus que nous avons pratiquées et qui ont été le meilleur de nous-mêmes sembleront à jamais défuntes, comme ces graines trouvées

dans les tombeaux des Pharaons et qui, par suite de leur contact prolongé avec la mort, paraissaient avoir perdu toute énergie. Mais cette mort n'est qu'apparente. Un jour viendra où une âme sœur reprendra pour son compte cette vie spirituelle qui fut la nôtre et, par elle, c'est notre âme qui revivra. Qui sait même si par le progrès de l'évolution nous ne pourrons pas arriver à fixer nos actes et à les doter d'éternité ? Quant à notre individu, il doit abandonner toute espérance. Simple flocon d'écume au sommet des vagues du vaste océan du monde qui l'ont fait naître, avec elles il est apparu, et c'est avec elles qu'il doit disparaître. Sans doute, nous sommes conscients et le monde tout entier se reflète dans notre cerveau. Mais l'humble gouttelette de rosée éclose dans le silence des nuits reflète, elle aussi, la nature environnante, l'azur du ciel et le soleil brillant. Mais sous l'action même de ce soleil, elle va se dessécher et mourir. De même, notre âme venue des abîmes silencieux de l'inconscient a servi de miroir à l'univers ; mais comme la pauvre gouttelette de rosée sa vie est bien éphémère et bientôt elle retombera dans les profondeurs d'où elle était montée. Il faut donc, nous dit cette psychologie désolante, renoncer à de vains espoirs et s'efforcer de contempler d'un œil stoïque le néant qui nous attire et auquel il nous faudra tout sacrifier.

Eh bien non, le spiritisme ne sacrifiera pas sur l'autel du néant. Sans doute notre personnalité est chose fragile : c'est un faisceau plus ou moins tenace de sensations, d'idées, de sentiments qui sont autant de lueurs fugitives qui naissent et meurent et qui sont remplacées par d'autres. Mais dans cet écoulement perpétuel, quelque chose demeure : notre moi toujours identique à lui-même. Comme une main de fer, notre volonté toujours agissante empêche ce faisceau de se rompre complètement.

Comment expliquer, en dehors d'un principe supérieur aux phénomènes, la synthèse et l'harmonie de cet être ? Ce qui est vrai, c'est que dans son fonctionnement actuel notre âme est absolument dépendante de son revêtement physique, de ses formes d'emprunt. Mais cela s'explique également bien si l'on considère le cerveau non pas comme un instrument de représentation mais simplement d'action. On pourrait très bien alors admettre la thèse opposée à la psychologie naturaliste et dire que notre corps n'est qu'une efflorescence grossière de notre âme. Si nous étudions avec attention l'histoire de l'évolution, il nous sera facile, à travers ses mille détours, ses sinuosités et ses ramifications sans nombre, de découvrir l'action toujours grandissante de l'esprit. C'est lui qui crée la première forme, car, sans cette intervention, toute forme serait un mystère ; c'est lui qui après avoir engendré la matière et s'en être revêtu, l'affine, en faisant apparaître dans la série animale des systèmes nerveux de plus en plus compliqués qui sont comme le tracé même de l'intelligence se faisant jour à travers la matière

opaque. Semblable à ces vases d'albâtre qui n'acquièrent leur délicatesse et leur transparence qu'à force de frottements, c'est par suite du perpétuel frottement de l'esprit sur la matière qu'elle se sublime et se spiritualise. C'est bien là cette force éternelle et toujours active qui se fait sentir au dedans de nous. Sans doute, elle est indépendante de chaque phénomène en particulier : nos individualités ne sont pour elle que des véhicules passagers ; sans doute aussi notre idéal et notre salut nous invitent à dépasser au plus vite nos vies matérielles si pleines de phénomènes sans consistance pour rejoindre cet Esprit Universel ou du moins pour vibrer à sa tonique. Mais, c'est par une lente usure des scories que notre moi a ramassées dans son évolution antérieure ; c'est en remplaçant sans trêve ni relâche nos personnalités d'en bas par celles d'en-haut ; c'est en dilatant notre conscience et non pas en l'anéantissant, comme le veut le matérialisme psychologique, que nous obtiendrons ce résultat. Chacun des phénomènes de l'univers considéré à part et isolément n'est qu'une excroissance sans vie : il faut donc les considérer simplement comme des manifestations éphémères de la vie universelle. C'est pourquoi chacun de nos états de conscience, mis à part, est un état de mort, et lui aussi doit être considéré comme une attitude fugitive, comme un des innombrables gestes de l'esprit qui palpite dans tout l'univers.

Ce que nous pouvons affirmer c'est qu'une psychologie nouvelle et plus pénétrante s'oppose à la psychologie matérialiste. Alors que celle-ci donnait la primauté à la matière étendue et pondérable, celle-là au contraire déclare que c'est l'esprit qui est tout et que la matière n'est rien. Elle établit que la multiplicité des états de conscience constitue un moi superficiel; que ceux qui y arrêtent leur pensée et leur cœur vivent à la surface d'eux-mêmes ; que c'est pour avoir intercalé entre chacun de ces phénomènes la cloison étanche de l'espace que nous les avons dissociés et qu'ainsi notre moi nous est apparu fragmenté et rigide. Nous avons longuement traité ailleurs cette question : nous n'y reviendrons pas. Qu'il nous suffise de dire que ceux qui attaquent le spiritisme au nom de la philosophie ne peuvent le faire qu'au nom d'une philosophie particulière, à laquelle, pour de secrets motifs, ils peuvent adhérer, mais qu'ils ne peuvent imposer comme nouvelle et directrice infaillible de notre pensée.

Si maintenant, délaissant les ressources de la dialectique, nous descendons des hauteurs de la spéculation pure pour passer sur le terrain de l'expérience, nous verrons que là le spiritisme triomphe facilement.

S'il y a des états psychiques, si la plupart de ceux qui nous sont connus sont causés par des influences physiques, il y a, par contre, des états organiques, pour ne prendre comme exemple que celui de la suggestion hypnotique, dont il faut chercher l'origine dans l'action spirituelle de la pensée

ou de la volonté. Nous avons vu que le matérialisme subordonne toute l'activité de notre âme au fonctionnement de notre corps. Mais de quel corps s'agit-il ? S'il a uniquement en vue notre organisme actuel, celui qui est dans une perpétuelle transformation, il énonce une proposition erronée et qui est contredite aisément par les faits. Il n'est plus permis aujourd'hui de mettre en doute la réalité de certains phénomènes de vision, d'audition, de pensée dans la production desquels le cerveau n'est pour rien. Malgré tout, un divorce absolu n'est pas possible entre notre pensée et notre cerveau ; car il paraît tout à fait inintelligible qu'une action à distance soit possible. Aussi l'hypothèse d'une force intermédiaire pourrait peut-être servir de trait d'union entre le Spiritualisme et le Matérialisme. Comme de toute nécessité, cette force intermédiaire doit partir de l'agent transmetteur pour arriver au percipient, nous pouvons affirmer qu'il le prolonge et qu'il doit s'en dégager à la façon d'une émanation. Autrement, si l'on suppose une solution de continuité entre cette force et notre organisme, c'est toujours le vide qu'il faut combler.

Nous pouvons donc nous placer résolument au sein même de la doctrine matérialiste, en dépasser les affirmations les plus hardies et déclarer que non seulement le cerveau secrète la pensée, mais que lui-même est énergie. Mais ce qu'il faut entendre ici par cerveau, ce n'est pas la zone solidifiée, la surface étendue qui est tournée vers nous et sollicite notre action, mais bien plutôt l'énergie profonde dans laquelle il baigne et qui le prolonge. Les énergies qui circulent dans le cerveau qui tombe sous nos sens ne sont donc pas de lui ; aucune des manifestations supérieures que nous appelons cérébrales ne lui appartient. Dans son ensemble le cerveau est une matière plus délicate que celle des autres corps ; c'est pour cela qu'il est considéré, à juste titre, comme un centre et un foyer de lumière et de vie ; c'est à la force nerveuse qui y est accumulée qu'il faut attribuer les merveilleux phénomènes de la vie psychique. Notre cerveau avec sa fine structure peut être considéré comme un véritable confluent d'énergie : aussi, lorsque nous le déclarons producteur de pensée, il ne s'agit pas du cerveau opaque que nous propose le matérialisme, mais bien de ce centre invisible, écho d'une activité pure, expression dernière de notre évolution spirituelle et dont notre cerveau grossier est pour ainsi dire le reflet le moins obscur. C'est dans ces régions cachées que s'épanouissent la pensée et la vie ; c'est donc là qu'il faut les chercher, car si l'on maintient comme cause explicative des phénomènes psychologiques le système nerveux ; si, à l'aide de ses dégagements matériels, on veut fabriquer la pensée, on rencontrera toujours la contradiction.

Ainsi raisonne une psychologie nouvelle qui ne considère pas notre cerveau comme un instrument de représentation, véritable appareil photogra-

phique où tout viendrait s'enregistrer ; mais comme un centre d'action, un agent subalterne qui reçoit des ordres, sous forme d'excitations et qui est chargé de les transmettre ensuite à tout l'organisme.

Cette psychologie, dans ses éléments essentiels, s'harmonise très bien avec les principes du spiritualisme expérimental : c'est la même priorité donnée à l'esprit ; c'est le même dédain à l'égard de la matière brute ; c'est, avec des nuances et quelques explications inédites, la même interprétation des manifestations cérébrales et des phénomènes transitoires qui sont comme les rides à la surface calme et cependant toujours mouvante de notre moi. Le spiritisme a le droit de choisir son idéal philosophique et il peut, sans crainte de le voir relever, porter à la pensée philosophique contemporaine le défi de lui opposer une loi intangible avec laquelle il soit en contradiction.

Mais n'est-ce pas rêver que de philosopher ? Qu'importe que le spiritisme puisse s'accorder avec telle ou telle théorie philosophique, si la science positive, celle qui s'avance toujours le compas et la balance à la main, la condamne. Est-il besoin de réhabiliter la philosophie et de dire qu'elle n'est pas un songe creux, celle du moins qui repose sur une nappe épaisse d'expériences. Il est impossible à l'esprit humain d'assister indifférent au défilé des phénomènes, de les numéroter, de les cataloguer ; nous éprouvons le besoin de les enchaîner les uns aux autres et d'en tirer les conclusions qui semblent découler des faits eux-mêmes. Mais n'est-ce pas déjà philosopher que d'opérer de la sorte ? Et quand ces conclusions sont des conclusions immédiates de l'expérience ; quand entre elles et les faits il n'y a pas trop de vide, on peut déclarer sérieuses les bases de cette philosophie. L'esprit humain ne consentira jamais à obstruer sa vision par l'opacité des faits et la philosophie est une habitude qu'il a prise depuis toujours et dont il ne peut plus se passer. Ceux-là mêmes qui la critiquent ne peuvent le faire qu'en lui empruntant ses armes. En dernière analyse les affirmations du philosophe transformant des faits particuliers en idées générales sont donc les seules fécondes pour la raison humaine. La philosophie est une manifestation beaucoup plus simple de la liberté qui transforme les données de l'analyse en synthèses de plus en plus vastes.

Mais ceux qui préfèrent rester aux étages inférieurs de la pensée et de la liberté peuvent toujours opposer les lourdes certitudes de la science à celles de la philosophie. A ceux-là, aussi, nous répondrons que la science ne peut rien contre le spiritisme ; que sa tolérance doit s'étendre à tous les faits nouveaux ; que sa mission n'est pas d'exclure mais d'observer et de contrôler afin d'épanouir en faisceaux lumineux des phénomènes solidaires et obscurs.

On se fait de la science des idées bien fantaisistes : volontiers ceux qui ne l'ont pas pratiquée la dotent d'infaillibilité : or, il n'en est rien. La sc

n'est pas la connaissance du réel, mais une simple tendance vers lui. C'est une conquête progressive, une interprétation de plus en plus exacte, à l'aide de tâtonnements qui sont les hypothèses et les lois, essais féconds puisqu'ils orientent la pensée scientifique dans le sens du vrai. L'absolu qui se dissimule derrière tous les phénomènes nous échappera toujours toutes les fois que nous voudrons l'arrêter pour le contempler face à face, puisqu'il se confond avec le mouvement même de notre esprit.

Quelle est donc la valeur de la science ? M. Poincarré, avec sa rare compétence, a écrit, sous ce titre, un ouvrage d'un grand intérêt. Passant en revue les différentes sciences il conclut à leur relativité. Il admet cependant un « invariant universel » qui serait commun à tous les êtres, à condition qu'ils aient des « sens analogues aux nôtres et sensibles aux mêmes impressions ». Il exige également qu'ils professent la même logique que nous. Or, n'est-ce pas encore trop demander ? C'est là, à notre avis, que la thèse devient discutable car il semble croire que nos sens et notre logique ne peuvent subir que des modifications accidentelles et qu'une mise au point serait toujours possible. Il définit l'objectif ce qui est commun à plusieurs esprits et qui peut se transmettre de l'un à l'autre : et la science pour lui n'est rien autre chose que la connaissance des rapports des choses. Réduite à ces proportions, la science n'a plus rien d'un dogmatisme outrancier. Et cependant n'est-ce pas encore trop dire? Cet « invariant universel » dernier critère de l'objectif est-il fixe et immuable? Il le paraît du moins, mais c'est toujours à cause d'une illusion tenace. L'homme qui stationne sans bouger sur un trottoir roulant pourrait croire, s'il n'assistait au défilé des objets environnants, qu'il est sur un terrain immobile : et cependant il avance. De même c'est encore sur la mobilité de l'esprit que repose cet « invariant universel ». Les concepts qui le composent et auxquels nous adhérons ne sont pas autre chose que les moules dans lesquels la vie elle-même s'est coulée. On ne peut donc pas s'en passer ; mais ce que nous pouvons affirmer : c'est que la vie, et par là il faut entendre l'effort universel, tend à chaque instant à se dépasser elle-même. Et, tout en conservant, comme refuge suprême pour notre raison, un « invariant universel » la science demeure quelque chose de non définitif ; elle consiste dans une simple tendance, dans une aspiration constante mais inassouvie à laquelle la nature entière, avec ses forces connues ou cachées, doit servir d'aliment. Ce n'est donc pas la science qu'il faut invoquer contre le spiritisme dans lequel elle peut découvrir des perspectives nouvelles et des forces toujours fraîches.

Si, dans sa tendance, la science ne répugne pas au spiritisme, il semble de plus, que, dans ses découvertes les plus récentes, elle s'incline vers lui. Si l'ancienne conception de la matière, celle qui ramenait ses propriétés essentielles au poids et à l'étendue, s'opposait radicalement à l'idée d'une matière

fluidique, on peut affirmer que les notions nouvelles sur la radio-activité s'en rapprochent et il ne paraît plus qu'il y ait, entre l'état fluidique et l'état radio-actif, une opposition radicale, mais au contraire qu'un rapprochement soit possible. Les paroles de W. Crookes au congrès scientifique de Berlin en 1903 sont significatives : « Si nous nous laissons aller, dit-il, à faire un usage scientifique de nos facultés imaginatives et à pousser l'hypothèse de la constitution électronique de la matière jusqu'à ce que je considère comme les limites logiques, il se peut, qu'en fait, nous soyons témoins d'une dissociation spontanée du radium et que nous commencions à mettre en doute la stabilité permanente de la matière. L'atôme chimique peut, de ce fait, subir une transformation destructive, mais si lentement, qu'en supposant qu'un million d'atômes s'échappent par seconde, le fond ne diminuerait guère que d'un milligramme en un siècle. Le XIXe siècle a vu naître deux théories sur les atômes: l'électricité et l'éther ; notre théorie d'aujourd'hui sur la constitution de la matière peut nous paraître satisfaisante, mais qu'en sera-t-il à la fin du XXe siècle? N'apprenons-nous pas nécessairement cette leçon que nos recherches n'ont qu'une valeur provisoire ? Dans cent ans d'ici accepterons-nous la résolution de l'univers matériel en un essain d'électrons en mouvement ? Cette propriété fatale de la dissociation atomique nous apparaît comme universelle et agit toutes les fois que nous frottons un morceau de verre avec de la soie, elle poursuit son travail dans la lumière du soleil comme dans la goutte d'eau, dans les éclats de la foudre et dans la flamme ; elle règne au milieu des cataractes et des nuées déchaînées, et bien que l'étendue de l'expérience humaine soit bien trop courte pour nous fournir un parallaxe qui nous permette de calculer la date de l'extinction de la matière, la protyle, le nuage informe peuvent une fois de plus en naître et l'horloge de l'Éternité aura achevé un de ses tours. »

Voici donc l'atôme réputé insécable qui se trouve lui-même divisé à l'infini ; il s'évanouit et se transforme en quelque chose que l'imagination ne peut saisir. Cette destruction n'est-elle pas un hommage rendu à la matière fluidique ? Quand nous parlons de dissociation de la matière, cela ne signifie pas seulement que ses particules infinitésimales sont encore susceptibles de divisions ; il s'agit de sa dématérialisation complète ; c'est-à-dire qu'après cette dissociation, la matière, qui cependant n'a pu rentrer dans le néant, ne répond plus à aucune des qualités à l'aide desquelles nous avions coutume de la définir. Prétendre que la moindre molécule puisse s'anéantir, cela n'offre aucun sens pour l'esprit qui ne peut concevoir le passage de l'être au non être. Quand donc les chimistes parlent d'une dissociation vraie et radicale cela signifie simplement que la matière a revêtu une autre modalité, sensible peut-être pour des êtres organisés autrement que nous, mais qui échappe à toutes nos mesures. Or, ces théories nouvelles relatives à la matière n'ont

rien d'incompatible avec les théories fluidiques des premiers expérimentateurs du spiritisme. Qui sait même si l'occulte influence du passé ne s'est pas fait sentir dans ces découvertes modernes ! Aucune pensée ne tombe dans le vide et les savants, ne se suffisant pas toujours à eux-mêmes, aiment à circuler solitaires et sans témoins dans la vaste nécropole des idées défuntes où la voix des morts leur murmure peut-être encore bien des secrets.

Si donc, comme nous y convie le grand chimiste anglais, nous faisons appel à notre imagination scientifique qui ne peut s'en aller à la dérive puisqu'elle s'alimente avec les données positives, nous découvrons une vie profonde de la matière qui n'est pas sans analogie avec la vie de l'esprit. Le spectacle alors change. Ce n'est plus une matière fragmentée étendue et pondérable que nous avons défigurée par notre action, mais une matière homogène et inétendue. A son tour elle s'affine et devient spirituelle, elle apparaît pleine d'âme, et, ainsi transfigurée, elle marche à la rencontre de l'esprit et comme sans effort, dans un hymen d'amour elle s'unit à lui.

Les accusateurs du spiritisme ne peuvent donc pas s'appuyer sur la science pour le combattre et, sur ce nouveau terrain, il peut défier ses contradicteurs de lui opposer, dans l'ordre scientifique, un principe d'une valeur absolue.

Au delà de la science et de la philosophie, il y a la Religion. N'est-ce pas à elle qu'appartient le dernier mot, à elle qui est fille du Ciel et qui consent à descendre vers nous, à condition que nous abaissions devant elle notre orgueil et notre ignorance.

Oui la Religion dans son essence est d'origine céleste : elle est bien l'expression dernière de toutes nos espérances intellectuelles et morales comme aussi de toute réalité. La Religion ramenée à son véritable principe n'est pas, en effet, autre chose que la traînée lumineuse laissée en notre âme par l'Esprit dont l'aspiration est sans cesse renaissante puisque son action est toujours inachevée. Mais cette émotion que fait naître en nous le spectacle de l'univers en quoi pourrait-elle contredire une doctrine qui prétend, elle aussi, agrandir notre univers en y découvrant des forces nouvelles ? N'est-elle pas à sa manière une auxiliaire de l'action divine qui ne demande qu'à se révéler sans cesse ? Non ce ne peut être la Religion qui condamne le spiritisme car elle ne saurait mépriser ce qui est esprit et vie. Mais, si la Religion Éternelle, la seule qui doive être pour notre cœur une attraction invisible, ne le condamne pas, il y a dans les religions positives des notions qui sont contraires du moins à certaines de ses conclusions. Si le spiritisme se contentait de l'examen des faits bruts, sans en tirer des conclusions philosophiques, il paraîtrait bien inoffensif à tous ceux qui ont pris comme règle de vie certains préceptes religieux. Mais, on ne voit vraiment pas de quel intérêt pourrait être la simple constatation de phénomènes physiques.

Or, c'est justement la philosophie du spiritisme qui ne peut s'accorder avec une certaine métaphysique religieuse. Le désaccord existe d'abord dans l'interprétation des faits. Là où le spirite sérieux ne voit que forces naturelles humaines ou extra-humaines, le croyant naïf y verra du surnaturel diabolique ou divin. Sur ce point, le Spiritisme ne saurait transiger, et on ne pourrait lui reprocher d'opposer un sage tempérament à des affirmations sans base sérieuse. Le même désaccord existe entre les conclusions extrêmes du spiritisme et celles de l'enseignement du spiritualisme officiel: c'est ainsi que ses conceptions relatives à la vie future sont empruntées à une tradition bien plus ancienne que celle que l'on a coutume d'invoquer. Il est vrai que là le spiritisme ne fait qu'opposer une métaphysique à une autre métaphysique et sur un terrain aussi mouvant il est difficile à la pensée de se maintenir en équilibre, et la discussion est toujours possible. Aussi, malgré l'antiquité vénérable de ces doctrines, malgré même le retentissement qu'elles peuvent avoir sur notre vie pratique par les illuminations et les espérances qu'elles font naître, il ne faut pas trop insister sur les oppositions qui, jusqu'ici, ne peuvent être considérées que comme des hypothèses. Ceux, cependant, qui trouveraient dans la philosophie transcendantale du spiritisme un apaisement pour leur esprit et pour leur cœur, devraient considérer cette adhésion de leur âme comme un droit inaliénable que rien ne saurait contrarier. Comme la pensée philosophique, l'idée religieuse a besoin pour s'exprimer de métaphores et de symboles qui sont comme autant d'illustrations de la raison humaine s'exerçant sur l'absolu, mais dont la tendance du croyant doit être de se dégager de plus en plus pour aboutir toujours davantage au culte spirituel de l'Esprit et de la Vérité. Or, la grande erreur qui règne encore aujourd'hui dans beaucoup d'âmes c'est un dogmatisme exagéré : c'est-à-dire la persistance à voir dans ces formules de la pensée et du langage elles-mêmes, à l'encontre des grands théologiens, des réalités vivantes et à vouloir enclore la vie religieuse qui est toujours renaissante et indépendante du temps et de l'espace dans des parcelles d'histoire, des abstractions rigides de la pensée philosophique. Dès lors, au lieu de trouver dans le Christianisme une plénitude et une éternité de vie, on n'y voit plus que des conceptions froides et mortes, reflets d'une pensée déjà bien lointaine. C'est en vain que l'on s'efforcerait de ranimer les fossiles des âges préhistoriques que l'on découvre dans les fouilles géologiques ; c'est en vain également que l'on essaie de faire revivre des idées métaphysiques abandonnées par l'esprit humain : car de même que les fossiles n'indiquent pas autre chose que la place occupée jadis par la vie, de même ces pensées défuntes ne sont rien autre que des moulages laissés par la raison de l'homme. Les anciens Egyptiens espéraient donner l'immortalité à leurs morts en les enveloppant de bandelettes ; il se trouve aujourd'hui des

croyants qui prétendent éterniser leur religion en l'enveloppant dans les bandelettes de la scholastique. Adopter une pareille attitude c'est ne pas se rendre compte que la vérité religieuse est essentiellement relative dans son expression ; que notre action intellectuelle qui s'efforce de trouver Dieu n'est jamais pure puisque c'est au travers de nous-mêmes, comme au travers d'un prisme déformateur, qu'elle nous apparaît. Quant à lui, il demeure ineffable dans son mystère, et nous n'avons jamais à notre disposition que des dieux du moment. Vouloir définir Dieu, c'est le ramener à nos chétives proportions ; c'est le naturaliser et par là verser dans la pire des erreurs, dans l'anthropomorphisme, orgueilleuse idolâtrie qui dégrade la divinité, en lui prêtant nos amours et nos haines. L'homme primitif bégayait Dieu en contemplant avec effroi les phénomènes de la nature et le plus grand métaphysicien ne fait également que balbutier dans ses plus belles conceptions philosophiques.

Une autre conséquence du dogmatisme outrancier, et celle-là d'ordre moral, c'est l'esprit d'intolérance qu'il engendre. C'est que la tolérance est une vertu qui procède beaucoup plus de l'esprit que du cœur. Le spirite pourra avoir sur Dieu et la vie future un système philosophique discutable ; mais ce qui fera sa supériorité c'est qu'il ne devra jamais lui venir à l'idée d'imposer sa croyance au mépris de la liberté d'autrui.

Après avoir embrassé, dans une vue d'ensemble, ces trois grands courants qui emportent la pensée humaine vers ses destinées, nous avons vu que ni la Philosophie, ni la Science, ni la Religion ne s'opposaient aux principes fondamentaux du spiritisme. Il nous a paru bon, en un temps où tant de défis lui ont été portés de donner à ce problème plus d'ampleur et d'élargir le débat. S'il a paru intéressant à quelques savants ou écrivains d'offrir une somme d'argent pour obtenir la vérification d'une expérience, il nous a semblé qu'il l'était davantage encore de soulager un conflit d'idées. En réalité la réussite d'une expérience est bien peu de chose et comme les miracles de l'Évangile les faits spirites ne convaincront que ceux dont l'âme est déjà mûre pour la conversion. Or, l'âme contemporaine ne sera pas prête tant qu'entre elle et le spiritisme viendra s'intercaler le nuage épais des préjugés et des ignorances. Et puisque c'est sur la pensée moderne, sur ses multiples expériences, sur ses pénétrantes et fines analyses que l'on s'appuie pour combattre cette doctrine nouvelle, c'est avec cette pensée elle-même que nous avons voulu la confronter, persuadés que non seulement elle ne pourrait la renier, mais qu'elle trouverait, quand les conclusions du spiritisme jusqu'ici un peu troubles, peut-être, se seront précisées, un supplément de lumière et un apaisement aux angoisses qu'elle ne peut dissimuler.

Le spiritisme que nous prônons n'est certes pas celui du vulgaire, celui de la mauvaise foi ou de l'ignorance. Être spirite ce n'est pas croire sim-

plement à la réalité de tel ou tel phénomène, car vouloir le ramener à d'aussi chétives proportions c'est le défigurer. Si pour beaucoup de personnes il se réduit à cela, la définition qu'elles en donnent n'est pas autre chose que l'expression de leur conviction intellectuelle. Mais pourquoi la définition du spiritisme serait-elle empruntée uniquement au monde des croyances naïves et de la mauvaise foi? Toutes ces définitions n'expriment que des attitudes particulières que l'on ne doit pas consolider pour les présenter comme des modèles rigides. Non, il ne doit pas en être ainsi, car chaque théorie garde la souplesse de la liberté qui la fait naître. C'est en résumant les différents systèmes dont il faut dégager les principes communs et les idées directrices, pour en faire une synthèse, que l'on peut se faire de cette doctrine une idée équitable.

Qu'est-ce donc que le Spiritisme? Être spirite c'est croire tout d'abord que la réalité ultime de l'univers c'est l'esprit ; que derrière le monde des apparences fuyantes se dissimule une réalité dont ces divers aspects ne sont pour ainsi dire que les transparences. Être spirite, c'est croire qu'ici-bas, sur notre planète, la plus haute manifestation de cet esprit c'est l'homme dans lequel il s'irradie après avoir longtemps cherché, comme à tâtons, sa voie dans les sinuosités sans nombre d'une laborieuse évolution. Être spirite, c'est croire encore que notre corps charnel n'est pas tout, mais que, quoique le plus diaphane parmi les autres corps, sous l'action de l'esprit qui toujours va de l'avant, il ne constitue déjà plus qu'une enveloppe inférieure autour de laquelle s'étend, comme une frange lumineuse, un corps plus subtil, une zone radiante où l'esprit évolue avec plus de grâce et d'aisance. C'est croire aussi que ce corps aux changeants contours peut se libérer et se détacher à la façon d'un fruit mûr de son triste compagnon, emportant avec lui le meilleur de nous-mêmes : tout ce qui était pensée, vie et liberté. Être spirite enfin, c'est affirmer que cette pensée, qui depuis toujours et sans défaillance a refoulé devant elle la matière ténébreuse, peut, dans certains cas, revenir pour ainsi dire sur ses pas, en se faisant violence, pour l'impressionner de nouveau, et se manifester d'une façon sensible à notre esprit attentif. Les Grecs, toujours amoureux du beau, plaçaient, dit-on, sous les yeux de leurs épouses sur le point de devenir mères, des formes plastiques aux contours harmonieux afin que, possédées du désir de les réaliser, sous la mystérieuse influence d'une imagination créatrice, elles engendrassent des enfants beaux et forts. Le Spiritisme nous présente une forme éthérée plus délicate et plus exquise que les lignes les plus pures des statues de Praxitèle, et il nous invite à les réaliser dès maintenant en nous détachant de tout ce qui est bas et grossier pour nous adonner à la contemplation du beau. Qui nous empêche de croire, en effet, qu'il se dégage de chacune de nos pensées et de nos volitions comme un arôme subtil qui se condense quelque part,

à où nos désirs nous ont précédés, et qui prépare déjà nos destinées futures ?

IGNOTUS

NOEL

A ma très chère amie et sœur, Mad. Guglielmi-Ruyer.

« ... J'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus. »
Apocalypse.

C'est une sinistre caverne (1).
La porte n'a plus de battant,
Mais le soleil d'un hiver terne
N'y semble entrer qu'en hésitant.

Parois et plafond tout est sombre ;
L'air est épais, le sol bourbeux ;
On entend tout au fond, dans l'ombre,
Ruminer d'invisibles bœufs.

On devine qu'en ces ténèbres,
Où pourrissent d'affreux débris,
Tournoient sous les voûtes funèbres
Les rondes des chauves-souris,

Et qu'en des crevasses, que hante
L'essaim des gnomes et des nains,
Une faune abjecte et gluante
Distille de mortels venins.

.·.

Auprès d'un feu de branche sèche
Qui fume et meurt non loin du seuil,
Une femme, au fond d'une crèche,
— Son lit... peut-être son cercueil.

Gisant, fers aux pieds, sur la paille,
Souffre sans un gémissement
Et presse son flanc, que travaille
Un douloureux déchirement,

(1) On sait que les étables de Bethléem étaient des grottes, qui existent encore aujourd'hui.

Car, dans l'horreur de ce repaire
Impuissant à l'épouvanter,
Immuablement elle espère
Le Dieu qu'elle doit enfanter.

***

Telle, en son corps, caverne immonde
Où tout son passé l'enferma,
L'Ame, à la fois vierge et féconde,
Traîne son écrasant karma.

C'est l'Envie aux froides morsures,
Ce sont les fanges du Désir,
Ce sont les démons des Luxures
Qui bondissent pour la saisir ;

Contre elle tout l'Enfer guerroie.
— Mais tu peux affronter l'Enfer,
Vierge ! fille du ciel ! en proie
Aux fatalités de la chair.

Car tu sais, colombe captive,
Oiseau de lumière et d'azur,
Que cette chaîne qui te rive
Au fond de ton cloaque obscur,

Hontes, souillures, infamies,
Instincts voluptueux et bas,
Passions jamais endormies
Te livrant de sanglants combats,

Quelque mal qu'ils semblent te faire,
Te conduisent en sûreté,
Par des étapes de calvaire,
Au seuil de ta divinité.

Tu sais qu'après des temps sans nombre,
Ton cachot à l'air étouffant
Verra s'enfuir toute son ombre
Au souffle d'un petit enfant,

Et tu sens, ô vierge sublime,
Déjà dans ton flanc créateur
S'élaborer, en plein abîme,
Cet Enfant-Dieu, ce Rédempteur,

Qui, dans un geste de victoire,
T'emportant aux divins sommets,
T'ouvrira le Temple de gloire
D'où tu ne sortiras jamais.

S. HENRIQUET

25 décembre 1908.

La Catastrophe italienne

Messine, illustre port, perle de la Sicile
Que la brune Italie enchâsse en son écrin,
Le tremblement de terre et l'ouragan marin
O cité, t'ont changée en fantôme de ville.
Il ne reste plus rien des murs de tes palais ;
Maisons, hôtels, villas, églises, cathédrale
Sont plongés maintenant dans la nuit sépulcrale
Et les raz-de-marée en ont fait des galets.
Comme toi Reggio s'effondre : la Calabre
Voit crouler à ses pieds ses villages fumants ;
Il monte vers les cieux cruels, hier cléments,
Des décombres épars une clameur macabre.
Ruinés, demi-nus, désespérés et fous,
Tes enfants éperdus rôdent dans les campagnes ;
Fuyant les vains abris des traîtresses montagnes,
Ils vont comme traqués par des troupeaux de loups.
L'Europe a tressailli devant la catastrophe,
Ainsi qu'une lionne aux voix de ses petits ;
Dans le chœur rapprochant nations et partis,
La France émue aux cris du pays limitrophe,
Accourt vers l'Italie, au beau front dévasté,
Couvert de deux drapeaux qu'étend sa main pieuse;
Elle sent frissonner son âme glorieuse
Près de sa sœur dans l'art, la gloire et la beauté.

La campagne latine est là qui souffre et pleure ;
La France entend son cœur meurtri qui se débat
Contre les éléments dont la fureur l'abat ;
Mais la sécurité de l'homme n'est qu'un leurre.
Qu'il surgisse de terre, ou descende du ciel,
Son maître est en tous lieux le fatal phénomène ;
La solidarité de la souffrance humaine
Fait de tout cataclysme un deuil universel.

Divers est le trépas : prompte comme la foudre
La mort des sinistrés ne vaut-elle pas mieux
Que la longue agonie où s'éteignent des vieux ?
Qu'importe le creuset au corps qui tombe en poudre?
Portant dans l'au-delà leurs psychiques flambeaux,
Les martyrs dévorés par les eaux ou les flammes
Ont rempli leurs destins ; et d'innombrables âmes
Ont passé du désastre à la paix des tombeaux.

JULIEN LARROCHE

Décembre 1908.

Conférence du Commandant Darget

Le Commandant Darget a fait, le 20 novembre, une conférence, à la salle Allan-Kardec, sur les photographies fluido-magnétiques et spirites qu'il a obtenues depuis une quinzaine d'années.

Après un préambule sur les premiers propagateurs du magnétisme, sur les commencements de sa découverte, sur la photographie ordinaire avec les appareils et la photographie fluidique qu'il a créée sans appareils, il a fait passer près d'une centaine de ses clichés qui ont excité l'admiration de la nombreuse assistance venue pour l'entendre.

Ses clichés étaient divisés en photographie du fluide vital ou effluves humains, photographie de la pensée, des sentiments, des maladies, fluide vital des animaux, des végétaux, des minéraux, clichés colorés par le fluide vital, et enfin clichés spirites dont la production est due aux Esprits.

Pendant un peu plus de deux heures le Commandant Darget a tenu son auditoire sous le charme de sa parole convaincue et entraînante.

Comme il a indiqué ses méthodes pour la production des clichés qu'il montrait, nous lui avons demandé de les formuler par écrit pour nos lecteurs, et nous nous empressons de les leur communiquer.

LA RÉDACTION.

PHOTOGRAPHIE FLUIDO-MAGNÉTIQUE

Il y a vingt-cinq ans, les études que j'avais faites sur le magnétisme animal me portèrent à penser que le fluide humain devait se dégager du corps par des vibrations pouvant avoir une certaine analogie avec les vibrations de la lumière.

Je me rendis chez un photographe et je m'aperçus de la réalité de ma conception. Depuis cette époque j'ai fait plus de cinq mille expériences et j'ai envoyé des photographies fluidiques à toutes les Sociétés, journaux, revues et personnes qui m'en ont demandé.

En ce moment, les mots: photographie fluidique, de la pensée, des maladies, sont passés en usage dans la langue courante.

La plus grande partie de mes plaques a été obtenue sans appareil photographique et d'autres avec l'objectif.

Je me suis servi de toute espèce de plaques et de tous révélateurs.

Pour obtenir des effluves, je magnétise la plaque soit avec les mains, le front, le cœur, l'épigastre.

J'obtiens mes photographies avec des plaques à sec ou bien placées dans le bain révélateur.

Une autre bonne méthode est d'entourer une plaque de deux enveloppes de papier noir, opaques à la lumière, et de la placer ainsi enveloppée sur le front, sous un bandeau, pendant une heure environ.

Le moyen le plus simple pour avoir des effluves est de mettre une plaque dans le bain révélateur et de poser deux ou trois doigts de chaque main sur le gélatino-bromure pendant un quart d'heure environ.

Le plus souvent, en retirant les doigts, on voit des rayonnements plus ou moins accusés qui, quelquefois, sont colorés. Si on met une pièce de monnaie sur le gélatino-bromure dans le bain et qu'on place un doigt dessus pendant 15 à 20 minutes, on a l'empreinte de la pièce et souvent l'empreinte est colorée. Les couleurs sont différentes selon les personnes qui ont émis le fluide.

Quant à la photographie spirite, aux figures ou signes qui se montrent intelligents, voulus par les Esprits, je n'ai presque jamais rien obtenu quand je les demandais, tandis que j'ai obtenu quelquefois des figures très caractéristiques lorsque je ne songeais à rien qu'à obtenir un peu de fluide sur ma plaque.

J'ai aussi obtenu des photographies fluidiques avec l'objectif.

En tirant le portrait d'une personne on obtient quelquefois des taches fluidiques, soit qu'elles soient produites par une émanation de la personne

qui pose, soit qu'elles proviennent d'êtres ou de radiations existant dans l'espace et se trouvant voisines de cette personne.

M. Emmanuel Vauchez vient de donner un grand élan à cette nouvelle forme de photographie par la souscription qu'il a lancée et qui atteint déjà, depuis le mois de janvier, plus de trente-trois mille francs.

Elle a pour but de donner des prix à ceux qui feront des découvertes pour l'obtention de photographies d'Êtres ou de Radiations invisibles, sur des clichés indiscutables, en inventant des Appareils, des plaques sensibles ou de nouveaux produits.

Le Comité de savants qui a formé cette Société, tels que: MM. Charles Richet, président, Camille Flammarion, Colonel de Rochas, Dr Foveau de Courmelles, Commandant Le Clément de Saint-Marcq, semble être un sûr garant d'une réussite prochaine.

En qualité de Trésorier, j'ai reçu plusieurs lots de photographies, notamment d'Angleterre, d'Amérique, d'Australie, sans compter celles reçues de France. Les sommes reçues s'élèvent à la date de ce jour à près de trente-quatre mille francs, déposés à la Société Générale. En dehors du but déjà exprimé il a été créé un prix de 500 francs et un deuxième prix de 300 francs pour donner chaque année ces sommes à ceux qui feront des découvertes dans la photographie spirite avec les moyens actuels.

L'initiative de M. E. Vauchez sera certainement féconde en résultats.

Commandant DARGET.

L'article ci-dessus était déjà à l'impression lorsque nous avons lu dans le *Journal des Débats*, du 2 décembre 1908, la note suivante:

« M. le commandant Darget communique des photographies obtenues en « plaçant sur son front, enfermée sous triple enveloppe, une feuille impri- « mée, appliquée sur le côté verre d'une plaque sensible. Les rayons vitaux « ou rayons V de l'auteur semblent avoir agi comme des rayons X. L'expé- « rience a été répétée avec succès par un grand nombre de personnes. Enfin, « fait non moins curieux, certaines de ces photographies sont en positif, les « autres en négatif. Il existerait donc deux espèces de rayons V essentielle- « ment différents. »

Ayant demandé des explications au commandant Darget, voici ce qu'il nous a répondu :

Le 30 août dernier j'avais entouré une vitrose au bromure d'argent avec du papier blanc, mais qui était imprimé du côté opposé à la plaque ; puis j'avais mis une deuxième enveloppe en papier noir opaque ; ensuite une troisième enveloppe en papier rouge. Je la donnai à M. Shettle, demeurant à Tours, pour la mettre sur son front sous un bandeau pendant une heure. J'en

donnai une deuxième à M. Lardy, de Tours également. Les deux plaques furent imprimées, l'une en blanc et l'autre en noir.

Alors je fis moi-même des expériences sur mon front; j'écrivis toujours en blanc sur le cliché, comme la lumière ordinaire aurait fait, en traversant le papier et s'arrêtant aux lettres.

J'envoyai alors une plaque à Mme Benoît-Robin, femme de lettres à Paris et très bon médium (j'ai la permission de citer tous les noms). Elle obtint du blanc.

M. Breux, photographe à Tours, me demanda une plaque: il avait écrit en noir, j'ai mis le paquet sous sa triple enveloppe au soleil du midi pendant vingt minutes: je n'ai rien obtenu.

A noter que mes enveloppes sont données cachetées à la cire et rendues intactes. Donc je dois penser que nous avons deux fluides positif et négatif pour produire les effets dont je parle. Je continuerai mes études en interposant des feuilles d'or, d'argent, de cuivre, de caoutchouc pour voir les différentes matières que peut traverser cette radio-activité humaine.

Il arrivera un jour où cette radio-activité sera déterminée dans son écoulement par des instruments, et où les médecins seront beaucoup aidés dans leur diagnostic des maladies par cette nouvelle forme du rayonnement humain.

LA CLÉ DU SYMBOLISME

On dit que Pythagore avait fait inscrire au fronton de l'école qu'il fonda à Crotone, cet exergue : « *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre* ».

Si cette école existait encore, je suis certain que le livre nouveau d'Ely Star, — « Les Mystères du Verbe », formerait beaucoup d'élèves, car je n'ai jamais rien lu, touchant à la génération des formes et à leur symbolisme, qui soit aussi simple, aussi clair, aussi facilement compréhensible que l'exposé du savant et sympathique auteur (1).

— « Imaginez, dit-il, que nous ayons à tracer le symbole de la vie, *un point* y suffira.

Le propre de la vie étant l'expansion, comment symboliserons-nous ce nouveau mode?

Par *quatre rayons* émanés du point central, évidemment.

Mais, ces rayons émanés du centre n'étant limités par rien, iraient d'eux-mêmes se perdre dans l'infini. Il nous faut donc les limiter. En les limitant, (à une distance quelconque de leur foyer), nous les condamnons de par ce

(1) Cet ouvrage se trouve à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques. Prix, 7 fr. 50.

fait à l'inertie ; comment donc vont-ils, de nouveau, symboliser le mouvement ?

C'est bien simple : en tournant autour de leur point central, et donnant naissance à une troisième figure schématique : *la Circonférence.*

C'est par la figure de ces quatre rayons limités que les anciens symbolisaient *la loi du mouvement,* — première émanation de la Vie ; et, pour que l'on comprenne bien que ces rayons tournaient sur eux-mêmes, ils les terminaient par un trait en équerre allant dans le même sens. Les Egyptiens nommaient ce symbole : *le marteau de Thor;* d'autres écoles d'occultisme : *la Swastica.*

Un point, quatre rayons et une circonférence qui les limite, — tels sont les principes ternaires de la géométrie ; telle est aussi, dans la nature, la genèse de toutes les formes possibles.

Les rayons allant du centre à la circonférence sont *actifs* et en font analogiquement supposer *de passifs*, allant de la circonférence au centre, car tout est double dans la nature.

Les premiers, symbolisent les rapports entre la vie et les formes; les seconds, les rapports entre les formes et la vie, c'est-à-dire, la naissance des êtres et des choses, et leur disparition du plan matériel, (qui est toujours, non un anéantissement, mais bien une transformation).

Enfin, il existe aussi des rapports entre les différentes formes-limites; en géométrie symbolique, ces rapports, purement matériels, seront symbolisés par des lignes, petites ou grandes, allant d'un point de la circonférence à un autre de ses points ; ce sont les « cordes », genèse des triangles, du carré, du pentagramme, de l'hexagramme, etc., c'est-à-dire de toutes les formes planes et solides ».

Eh bien ! voilà un petit cours de géométrie qui me plaît, et que j'ai compris de suite sans prendre la moindre migraine ! Je sais maintenant que tout rayon, toute force, allant du centre à la périphérie, est une émanation vitale qui se produit au bénéfice de la matière, c'est le symbole du bouton qui s'ouvre, de la fleur qui s'épanouit, du fruit qui augmente de volume sous la mystérieuse poussée de la sève, de l'enfant qui grandit, de l'idée prête à se transformer en acte, de la pensée qui se manifeste par la parole ; alors que les rayons *rentrants* suggèrent l'idée de la diminution, de l'amoindrissement, de la fusion, ou de la combustion de la matière, c'est-à-dire de son passage du plan visible au plan invisible, comme une graine qui pourrit, un fruit qui se dessèche, une matière soluble qui se dissout, un corps comburant qui se consume, un malade qui s'étiole, un cadavre qui se transforme en gaz.

Quant aux *cordes* qui symbolisent les rapports de la matière avec la matière, elles me font songer à toutes les combinaisons de la chimie, ainsi

qu'aux mystères de l'alimentation, de la nutrition et de la fécondation, c'est-à-dire *à la création* des formes et *à leur entretien*.

Le ternaire philosophique : VIE, EXISTENCE ET MORT, se trouve là tout entier.

Mais, laissons encore parler l'auteur.

— « Le Verbe, — dit-il — c'est la pensée. La pensée est en nous la suprême manifestation de la vie. La vie se manifeste d'abord par du mouvement. Le mouvement est générateur de chaleur et de lumière. La pensée-lumière se traduit à nos sens par les vibrations sonores de la parole, — son instrument immédiat —, et par l'écriture ou le dessin, qui sont l'ombre de la lumière.

Le Verbe-parole relie entre eux les êtres comme la lumière stellaire relie les mondes de l'espace.

De même que l'écriture, — phonétique ou idéographique —, est la traduction matérielle du Verbe-pensée, toutes les formes du Cosmos sont aussi engendrées par l'ombre de la lumière.

L'homme de pensée crée par son Verbe, comme les Elohim créent en formulant le FIAT LUX. »

— D'après cet exposé scientifique, toute forme serait alors l'expressio *figée* d'une pensée vivante. Savoir déchiffrer les mystères cachés sous cette forme, c'est s'assimiler la révélation qu'elle symbolise. Or, pour comprendre ce que signifie, au point de vue occulte, le tracé d'un chiffre, d'une lettre de l'alphabet, d'un dessin quelconque, symbole ou hiéroglyphe, il suffit de se souvenir de l'intrinsèque signification des différentes lignes émanées du point.

C'est sans doute à l'aide d'un procédé analogue à celui d'Ely Star que Champollion a pu déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens.

L'auteur des *Mystères du Verbe* explique aussi le symbolisme des couleurs, et cet exposé est tout aussi attrayant, sous la plume de l'auteur, que celui des formes.

Nous souhaitons au charmant ouvrage d'Ely Star tout le succès qu'il mérite.

UN OCCULTISTE.

A PROPOS D'UNE VOYANTE

Télépathie, Télégraphie

Extrait du journal *l'Éclair* du 24 novembre 1908 :

La télépathie sans doute est produite par une force non encore classée qui serait peut-être ce que les occultistes appellent la neurique rayonnante

(quoi que cela puisse signifier), ou le dégagement astral, ou l'émanation fluidique, ou tout ce que vous voudrez, — ou mieux et plus simplement la projection, l'extériorisation de la volonté consciente ou inconsciente.

Les observateurs pratiques, les gens à tendances perspicaces, les médecins, les psychologues, qui ont pour métier d'essayer de fournir des renseignements précis et rassurants à leur clientèle avide d'opinions décisives, expliqueront courageusement que, dans le cas de la jeune fille américaine dont il est parlé dans la *Revue spirite* de décembre 1908, il y a un phénomène curieux de suggestion à distance. Quelques-uns diront que c'est tout simplement de l'auto-suggestion. Selon le premier de ces raisonnements, la jeune fille aurait été influencée par la volonté consciente ou inconsciente de son frère mourant. Dans le second cas, étant inquiète de ce frère dont elle n'avait pas de nouvelles, elle s'est suggéré à elle-même les rêves qui lui ont révélé l'assassinat. Cette dernière explication est très avantageuse en ce sens qu'elle n'explique rien, mais je la reproduis parce qu'elle m'a été fournie avec une autorité définitive par un professeur de Faculté, qui m'a regardé comme un idiot parce que j'avais l'air de ne pas trouver cela satisfaisant.

Nous avons tous eu autour de nous des preuves flagrantes que la télépathie existe. Il nous arrive à tous de penser par exemple à une personne oubliée complètement depuis des années et de la voir fortuitement peu de minutes après. Les frères et sœurs ont entre eux des rapports de pensée souvent fort étroits. Entre les jumeaux, cela acquiert parfois un degré surprenant, et les fameux frères siamois avaient presque toujours, en même temps et sans se les communiquer, les mêmes pensées.

« Les moribonds chenus ont la voix des sybilles. » Il semble que l'homme qui va cesser de vivre assume quelquefois des facultés inconnues, une puissance prophétique, brève et surprenante. Bien des personnes, des femmes surtout, plus nerveuses et plus sensibles, ont été, à distance, averties de la disparition d'un être cher. Cela a lieu soit en rêve, soit à l'état de veille par une sorte de révélation spontanée, et c'est sans doute le résultat d'un acte de volitation, peut-être involontaire, du mourant.

***

Le phénomène de la télépathie le plus curieux que je connaisse est celui qui a frappé un capitaine de la marine de guerre anglaise. Il croisait dans les mers du Sud. Un soir, enfermé dans sa cabine, il faisait au tableau noir des calculs algébriques. A un moment, il s'assit à sa table pour transcrire sur son carnet les résultats obtenus. Comme il se retournait pour lire sur le tableau la dernière équation il vit tout à coup une main, avec un vague poignet, qui parut, saisit l'éponge et effaça les formules. Il resta stupéfait, im no-

bile. Une figure indistincte d'abord et nébuleuse se fit voir ; c'était un homme en uniforme dans lequel il reconnut un de ses anciens camarades d'école, officier de marine comme lui et qu'il n'avait pas vu depuis de longues années. Il remarqua qu'il avait vieilli. La figure prit un morceau de craie, écrivit une latitude, une longitude, et disparut.

Le capitaine revint de sa stupeur. Il se précipita hors de sa cabine, il appela ses lieutenants, leur raconta la vision qu'il venait d'avoir et leur montra les indications inscrites au tableau en leur faisant constater que jamais il ne faisait les chiffres de cette façon. Ils notèrent la date et l'heure, et obéissant à un même sentiment firent faire force de vapeur vers le point des mers marqué au tableau. Ils l'atteignirent en cinq jours et croisèrent pendant de longues heures aux alentours de cet endroit, situé en plein océan, à des milliers de milles de toute côte et en dehors des routes de la navigation. Enfin, au matin du sixième jour, ils virent au lointain quelque chose qui flottait, point noir sur l'horizon clair et brumeux. Ils l'atteignirent. C'était un radeau composé de planches à peine assemblées et sur lequel, sans vivres, sans eau, à la merci du moindre coup de vent, étaient accrochés trois agonisants, seuls survivants, comme ils le racontèrent quarante-huit heures plus tard, lorsqu'ils purent parler, du naufrage d'un grand vaisseau qui s'était incendié et avait péri en peu de temps. Ce vaisseau était commandé par l'officier qui était apparu devant le tableau noir. Le sinistre avait eu lieu au point inscrit par le fantôme et juste au moment où il s'était manifesté.

Le capitaine porta le fait sur son livre de bord et l'histoire, qui est arrivée il y a quelques années, est généralement tenue pour authentique. Sans doute on peut dire que le capitaine écrivit lui-même et inconsciemment les chiffres au tableau noir. C'est la seule explication possible. Mais alors il faut admettre qu'il agit sous l'influence de l'esprit de son ancien camarade qui mourait dans les flammes et qui lui transmit la latitude et la longitude du lieu où s'était produite la catastrophe.

***

Les communications entre deux êtres éloignés peuvent, paraît-il, en certains cas, avoir lieu volontairement, d'un côté du moins, et en dehors du sommeil hypnotique.

Diverses personnes, en effet (ce sont, en général, des spirites), prétendent qu'il leur est possible d'apparaître à d'autres par une simple action de pensée énergique et prolongée. Un certain entraînement est nécessaire et on recommande d'essayer cela le soir, étant couché, afin que la volonté ne subisse aucune distraction extérieure. Je dois dire que j'ai plusieurs fois tenté cette expérience, mais que ce fut toujours en vain. Vous pouvez essayer,

cela ne fait de mal à personne et cela a l'avantage d'endormir assez rapidement.

Pour en revenir à l'indéniable télépathie, aux phénomènes que nous tous avons connus ou avons entendu raconter par des gens dignes de foi, il faut bien reconnaître que nous n'en savons là-dessus pas plus que sur l'électricité par exemple, dont nous devons nous contenter d'enregistrer les effets.

Il est possible de croire, avec toute la prudence possible, que nous avons peut-être en nous quelque poste de télégraphie sans fil, capable d'envoyer, dans certains cas et sous certaines influences excessives, vers un être récepteur, des ondes qui seront peut-être, en certains cas, enregistrées... On peut croire cela, mais on peut aussi ne pas le croire. Nous ne savons vraiment rien du tout là-dessus, et l'affirmation par principe est aussi vaine que la négation.

Tout cela, en réalité, rentre dans le domaine de l'inconnaissable, et c'est là encore un de ces grands mots (celui-là, au moins, avoue) avec lesquels nous habillons notre profonde ignorance du mystère qui semble envelopper notre existence et nous faire signe à chaque pas. Je dis qui semble, car on côtoie toujours la preuve sans la pouvoir faire. Nous avons tous eu des heures de doute et d'effarement. Il nous a semblé à tous, — étions-nous illuminés par la vérité, ou seulement déprimés par un léger gâtisme temporaire? — qu'à un moment quelconque nous étions au bord même de quelque vérité qui nous renseignerait peut-être, mais que nous n'atteignons jamais...

FRÉDÉRIC BOUTET.

COMPLÉMENT

A « COMMENT ON VOIT DANS LE VERRE D'EAU ET CE QUE L'ON VOIT DANS LE BLANC D'ŒUF »

Mes lecteurs ont dû s'apercevoir d'une lacune dans l'article de janvier, lacune que je m'empresse de combler en leur donnant, dans ce numéro, les deux pages égarées lors de la composition de cet article.

Mes lecteurs voudront bien placer ces OBSERVATIONS à la suite des faits observés dans les 3 VERRES DE L'HÔTEL DE LA TABLE NATIONALE, avant l'alinéa ayant pour titre : PROCÉDÉ MIXTE.

Observations. — Que ce soit pour le verre d'eau ou pour le verre contenant le blanc d'œuf il faut, après l'expérience, translater le verre de la table ou de la fenêtre sur la cheminée ou, à défaut de cheminée, sur un meuble à demeure de votre chambre à coucher, en évitant les heurts.

Avoir la précaution de mettre un tapis dessous et un carton dessus; le

tapis pour éviter le contact direct de la pierre ou du marbre, le carton pour garantir l'eau des poussières.

Si, le lendemain, en vous levant, vous apercevez de nombreux globules dans votre verre réjouissez-vous : plus nombreux seront ces globules plus assurée sera votre voyance.

C'est bien ici le cas de dire que chaque médaille a son revers.

Votre joie peut, en effet, se changer en douleur si vous n'êtes pas prudents.

Vous voilà perplexes, mes chers lecteurs, d'autres le seraient à moins. Je vous ai promis de vous donner des conseils utiles, — éprouvés par d'autres et par moi, — reconnus exacts *scientifiquement ;* je ne dois donc rien vous cacher, en dussiez-vous avoir la chair de poule.

Il est acquis que, pendant le sommeil, le fluide vital d'une personne, préoccupée d'une recherche quelconque, s'extériorise à ce moment et vient se précipiter en globules spéciaux dans le pot à eau ou le verre d'eau placé à proximité du dormeur. — Ces globules, vus par de vrais voyants, contiennent chacun une pensée, un besoin, un désir de la personne endormie.

Essayez de répandre quelques gouttes d'eau du verre à expérience : s'il y a des globules la personne éprouvera plus ou moins d'oppression suivant le nombre des globules jetés. En vidant le contenu du verre l'expérimentateur court le risque de tomber en syncope et n'en revenir qu'après les soins énergiques et intelligents de puissants médiums guérisseurs.

Prenez donc toutes vos précautions pour transporter votre verre d'un endroit à un autre.

La même eau ne pouvant servir indéfiniment il est bon de savoir que l'eau contenant des globules peut servir huit jours, après lesquels on la doit verser peu à peu (*d'heure en heure*) sur des plantes ou des graines qu'elle aidera à pousser et sans grand dommage pour les expérimentateurs.

S'il n'y a aucun globule jetez sans crainte le contenu du verre ; rincez à fond celui-ci et y remettez d'autre eau.

Je recommande de ne consacrer à ces expériences que trente minutes en débutant, plus de temps si l'Esprit-Guide le permet aux médiums entraînés.

Prenez notes de ce que vous obtiendrez à chaque séance et relisez ces notes de temps en temps, vous serez étonnés des résultats obtenus, acquis.

J. O.

Souscription pour le monument de Bonne-Maman Rufina-Noeggerath

Montant des listes précédentes	1.007 fr.	»
Commandant J. T. à Perpignan	10	»
Mme Vernilliet, à Saint-Jean-de-Losne	0	50
M. Ch. Gros, à Anzin.	2	»
M. Maître, à Loudun	5	»
M. Roy Constant, Rép. Argentine	5	»
Mme la Baronne de Watteville, Paris	20	»
M. Harcq, à Saint-Martin-du-Puy	2	»
Mme O. Bucelle, à Orchiaz.	2	»
M. César de Vesmes, Paris.	10	»
M. Lèbre, à Lambesc.	5	»
M. Bernard-Mouret, à Lézan	2	»
Mme Bédier de Prairie, Paris	25	»
Total. . . .	1.095 fr.	50

COMMUNIQUÉ

Monsieur

Nous avons l'honneur de vous faire savoir que nous venons de fonder à Montfort-l'Amaury, charmante petite ville située à 45 kilomètres de Paris, une pension de famille pour enfants, ayant pour but :

1° Le soulagement matériel de l'ouvrier, réduisant de tout notre pouvoir la totalité de ses frais généraux par la modicité du prix de notre pension d'enfants.

2° Le relèvement moral de la pauvre fille-mère, trop souvent victime d'un instant d'égarement.

3° L'allègement du fardeau pesant trop lourdement sur les épaules de la pauvre veuve ou du pauvre veuf chargé de famille, en prenant complètement à notre charge, un ou plusieurs des enfants de ces malheureux, selon les ressources de la Ruche.

4° Le relèvement moral de l'enfance par l'enseignement de notre grande et sublime doctrine spirite. Donnant à ces enfants l'illusion très douce d'un foyer où l'amour et la charité sont la seule devise.

Après un minutieux examen de la situation plus ou moins précaire de certains ouvriers signalés par des amis, nous pourrons également faire des

prix exceptionnels, tels que nous venons de le faire pour un malheureux veuf auquel nous prenons deux enfants pour la modique somme de trente francs par mois pour les deux.

Nous avons actuellement adopté deux autres enfants, qui paient leur pension avec leurs caresses et leurs baisers.

Malheureusement notre avoir étant très modeste nous ne pouvons, à notre grand regret, faire, dès maintenant, tout ce que nous voudrions faire, aussi nous nous recommandons à votre bienveillance pour bien vouloir faire quelque réclame à notre Ruche, afin que le nombre des enfants payants soit assez grand pour nous permettre d'en prendre beaucoup de malheureux.

Nous inaugurons notre maison, vendredi prochain 25 courant et donnons, à cette occasion, en l'honneur de l'anniversaire de Jésus, notre doux frère, une réunion spirite toute spéciale à laquelle nous vous prions de bien vouloir nous faire l'honneur d'assister.

Nos bons guides de l'espace, d'après lesquels nous avons ouvert cette Ruche, nous ont promis pour Noël de si belles incarnations que nous serions heureux de vous en faire profiter.

Les prix de notre pension complète sont de : 30 francs par mois pour un enfant, 50 francs pour deux et 60 francs pour trois, c'est-à-dire 20 francs par mois par enfant lorsqu'il y en a trois ou plus de la même famille.

Les soins étant donnés par nous-mêmes nous pouvons en assurer la douceur et les garanties.

Dans l'espoir que vous voudrez bien donner satisfaction à notre demande nous vous prions d'agréer, monsieur, l'expression de nos sentiments très distingués.

E. ET M. VESQUE

Depuis le 5 décembre dernier, un grand journal quotidien parisien, *la Nouvelle Presse*, 161, rue Montmartre, fait paraître un numéro *hebdomadaire* où sont longuement étudiés les phénomènes psychiques.

L'abonnement à ce numéro spécial est fixé à 3 francs pour la France et à 6 francs pour l'étranger.

Pour recevoir régulièrement ce numéro, il suffit d'envoyer, avec le montant de l'abonnement, son nom et son adresse, écrits lisiblement, à M. l'Administrateur de la *Nouvelle Presse*, 161, rue Montmartre, Paris.

Le Directeur-Gérant:
PAUL LEYMARIE.

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN